



Université d'été 2013

30 août au 1er septembre

Estime de soi et pouvoir d'agir

**Face à nos fragilités, renforcer l'estime de soi dans
le rapport à l'autre**

Patrick Brun

Secrétaire de l'association

PRESENTATION

Les crises qui affectent nos sociétés mettent en tension, d'une part l'individu parfois coupé de ses racines familiales, sociales et culturelles, voire confronté à ses propres fragilités, et d'autre part une société incertaine de ses valeurs, exposée aux bouloirs de la finance internationale, de la concurrence des multinationales et des nouveaux leaderships par des cultures et des pays autres qu'occidentaux. Il en résulte aussi bien pour nombre d'entre nous, plus particulièrement pour les plus fragiles, que pour la collectivité dans son ensemble une crise d'identité sociale, culturelle et professionnelle qui met à l'épreuve l'estime de soi et la confiance dans ses propres capacités à faire face.

Comment, dans ce contexte, (se) recréer de points d'appui pour se construire ou rebondir ? Quelles sont les ressources personnelles et collectives qui nous rendent capables de transformer nos fragilités en pouvoirs d'agir (empowerment), de prendre des initiatives et de renouer des relations positives avec autrui (aussi bien le proche que le lointain, l'individu que la collectivité). D'autre part, quelles démarches collectives, quelles entreprises, associations, peut-on mobiliser pour redonner de la confiance, fortifier les capacités de chacun et recréer des solidarités ?

Durant l'été 2013, nous avons abordé cette question sous l'angle psycho-social, en partant de nos expériences et de nos pratiques.

La première journée a été consacrée au travail sur l'estime de soi en partant de nos expériences, éclairées ensuite par un exposé plus théorique sur l'apport des sciences sociales et de la philosophie.

Le programme de la seconde journée est plus composite : la matinée a été centrée sur l'accompagnement à partir de l'exposé de praticiens engagés plus particulièrement dans le domaine social, médico-social ou psycho-social. Le thème de la deuxième partie était plutôt lié en fait au groupe de travail qui s'est tenu en 2013-2014 sur la contribution des religions et spiritualités au vivre ensemble.

Enfin, la matinée du dimanche a permis de revenir sur la mise en œuvre de la théorie du philosophe Axel HONNETH concernant les sources de la reconnaissance dans les champs de la famille et de l'éducation, de la société et de l'emploi, avant que Jean-Baptiste de Foucauld nous propose en finale une synthèse de notre université d'été.

PROGRAMME

Vendredi 30 août

Matin

Introduction par **Jean-Baptiste de Foucauld**

9h15 : Travail en petits groupes autour d'exemples d'initiatives qui ont renforcé mon estime de soi (ou ma confiance en moi) et la mobilisation de mes ressources personnelles dans une période de fragilité (échec, chômage, rupture affective, épreuve de santé etc.)

A partir des récits qui en sont faits, on identifiera les ressources pour construire ou restaurer l'estime de soi, les appuis personnels et collectifs qui nous ont permis de rebondir.

Après midi

14h30-16h30 : Mise en commun en grand groupe.

17h30-19h : L'apport des sciences humaines et des philosophies sur la question de l'estime de soi et du pouvoir d'agir. Intervention de **Jean CARON** professeur de philosophie au lycée Madeleine Danielou à Rueil Malmaison (On peut consulter son article dans la revue Christus « L'estime de soi », octobre 2011, n°232 pp.392-398)

Soir

Conférence avec projections de Marie-Claude BARROCHE sur ESPOIR 54, association oeuvrant dans le domaine médico-social auprès de personnes souffrant d'un handicap psychique.

Samedi 31 août

Matin

Méditation

9h-9h45 Un temps alternant une méditation personnelle et la lecture de textes suggestifs sur le thème de la fragilité et de la force dans nos existences.

10h Introduction du thème de la matinée : l'accompagnement et ses risques : *quelles ressources personnelles et collectives permettent à ceux qui prennent des risques dans l'accompagnement de personnes en situation de fragilité et/ou dans es propres engagements.*

10h30-12h30 : Plusieurs groupes seront réunis autour de cette même question, chaque groupe étant introduit à la réflexion par un ou deux témoignages. Chaque atelier comprendra de préférence six à huit personnes :

Monique Valette : L'accompagnement de personnes isolées

Marie-Claude Barroche : L'accompagnement de personnes affectées par une maladie psychique

Madeleine Cord et Jessica Holc : l'accompagnement et ses risques : la dimension psychologique

Marie-Claire Bruley et Maud Devèze : l'accompagnement d'enfants en souffrance physique ou psychique

Charles Merigot et Paul-Philippe Cord : La prise de risque dans la création d'entreprise.

Après midi

15h-17h : Estime de soi et entreprise. A quelles conditions l'entreprise peut-elle être humanisante pour les hommes et les femmes qui y travaillent ou y sont accueillis

Table-ronde : **Marie-Claude Barroche**, présidente d'Espoir 54 dans le domaine de la santé mentale ; **Paul-Philippe Cord**, ancien chef d'entreprise ; **Jean-Marie Gourvil** intervenant sur le développement communautaire dans les collectivités locales et ancien directeur de la formation à l'Institut régional du travail social en Basse Normandie ; **Jessica Holc** psychanalyste et ancienne déléguée générale de Solidarités Nouvelles Face au Chomâge (SNC) ; **Charles Merigot**, éditeur.

17h30-19h : Religions, spiritualités et vivre ensemble Quelles contributions peuvent apporter les religions et spiritualités ? Intervention de **Sylvie TAUSSIG**, philosophe et chercheur au CNRS.

Soir : Une danse conscience avec Marie-Anne Embo

Dimanche 1^{er} septembre

Méditation 9h-11h : Une mise en commun avec les réponses de chacun à la question posée la veille « *Quels seraient les facteurs individuels et collectifs renforçant l'estime de soi ?* » (dans les trois sphères de la reconnaissance sociale selon Honneth, la famille, la cité, l'emploi) permettant de conclure notre thème.

11h-12h : Perspectives pour 2013-2014 : poursuite du séminaire sur les contributions des religions et spiritualités au vivre ensemble dans une société laïque ; groupes de travail ; thème de la prochaine université d'été 2014.....

Conclusions de l'université d'été : par **Jean-Baptiste de FOUCAULD**

Compte rendu de l'université

Ce compte rendu est établi à partir soit des notes prises en direct sous la seule responsabilité du secrétaire, soit des textes communiqués par les intervenants avec éventuellement quelques aménagements de forme par le secrétaire.

Lorsqu'il n'a pas été possible de reconstituer l'ordre du discours, ces notes seront intitulées « échos » et constituées en partie de citations des participants.

Journée de vendredi

Estime de soi et pouvoir d'agir

I. Travail autour de son expérience (échos)

A. Paroles de participants :

- « Je suis entrée en confiance quand j'ai été exposée à des situations limites, telles que grandes séparations ou deuils. C'est dans la fragilité que j'ai pu contacter un lieu en moi, que j'ai trouvé des ressources, et que j'ai rencontré les bonnes personnes. Vous pouvez dire oui à la vie. C'est alors que j'ai senti le don de la vie »

« J'ai la foi en quelque chose qui me dépasse. La foi n'est pas la croyance »
- « La maladie a été pour moi à douze ans un rite de passage. J'ai acquis une vision positive de la vie....L'épreuve est constitutive de la fragilité de la vie »
- « L'amour est le grand ouvrage, la grande raison de vivre »

Ressources pour vivre :

« Trouver quelqu'un qui croit ce que vous dites sans interpréter, sans juger.

Retrouver le rapport à la nature, le soleil, la lumière, le yoga, la marche.

Le travail, passion pour mon métier, mes élèves...rejoindre les autres par les lectures, d'autres expériences... Peu à peu la confiance revient. J'ai renoncé à expliquer et peut-être ai accepté l'échec »

« J'écoute avec ce que j'ai de fort. Je comprends avec ce que j'ai de fragile »

B. Synthèse des groupes

Les questions posées :

- Qu'est ce qui inverse le processus de mésestime ou de dérélition ?
- Qu'est ce qui permet de reprendre pied, désirer vivre, de rebondir ?

1. Les causes de la mésestime de soi, la carence d'être, la carence d'identité sont liées soit à ses propres fragilités, à l'épreuve extrême soit à l'exclusion par les autres, au mépris, au manque d'amour. La société crée des laissés pour compte de l'estime de soi.
2. L'estime de soi double rapport à soi-même et aux autres. La confiance en soi est un moteur. Elle doit s'appuyer sur la confiance dont vous témoigne le milieu.
Le rapport à soi-même : se sentir vivant, avoir foi en la vie, foi en soi et foi dans les autres.
Le rapport à son corps, la rage de vivre. Créer du mouvement, l'échec c'est quand on s'arrête.
L'instinct de survie, l'expérience que quelque chose tient, que ce soit au physique comme au moral. S'appuyer en soi sur quelque chose de solide, un socle qui permet de faire face aux difficultés de la vie, une résilience. Moment où l'estime de soi est déclencheur de reconstruction. Marcel Legaut parlait de la foi en soi et de la foi dans les autres (référence à Abraham)
L'attention à soi. Tout conduit à la perte d'attention à soi, à la distraction de soi.
Mais aussi reconnaître sa propre faiblesse, faire de sa faiblesse une source de force.
« Nul ne peut être sage s'il n'a pas été confronté à la bile noire »

3. Il y a différentes formes d'estime de soi : la compétitivité, l'exercice du pouvoir, la créativité

Le rapport aux autres : force des groupes de parole dont les participants vivent la même chose que moi. L'attention à soi est facilitée par l'attention que les autres vous portent.

II. Conférence de Jean CARON (notes prises à l'écoute en direct et non relues par l'intervenant)

La question de l'estime de soi est liée à l'individualisme contemporain ;

A. Le diagnostic

1. La modernité selon Tocqueville. La modernité c'est l'affirmation de l'individu. La société individualiste s'oppose à la société holiste. La mélancolie est propre à l'homme moderne. La mélancolie c'est la bile noire, la dépression. La société moderne est dépressive (Cf. Ehrenberg, « la fatigue d'être soi »)
2. Quelles sont les causes de la mésestime de soi ? A l'individu qui profite des potentialités de soi correspond un individu qui ne peut y arriver. Il est enjoint aux individus de réussir leur vie sans les repères suffisants pour lui donner sens.
L'individu contemporain est soumis à une nouvelle normativité, la réalisation de l'ego : l'individu par excès se repaît de son image comportementale narcissique. L'individu par défaut mésestime de lui-même. Il en résulte un état dépressif, sans désir ni projection sur l'avenir.
3. Il faudrait mettre en question le discours dominant. Alors que l'on incite l'individu à se regonfler, à se centrer sur le moi, il faudrait l'inciter à se décentrer.
Le retour de l'estime de soi ne suppose t-il pas d'interroger ses représentations, de déserrer la normativité ?

B. Les ressources psychologiques

-L'importance de la société : les sources de l'estime de soi chez Axel Honneth (Cf. présentation de son livre sur la reconnaissance en annexe)

- Donner un sens à « estime de soi » et compléter l'expression par « pouvoir d'agir » : « capability » chez Amartya Sen
- Approche anthropologique : penser l'identité humaine à partir de la capacité ; l'homme capable, ni puissant ni impuissant.

1. **Honneth.** Cf. « la reconnaissance » et « la société du mépris »

-Comment l'image de soi et l'amour de soi se construisent. Cf.Laing et Winnicott

- L'estime de soi en termes de reconnaissance. 3 grandes sphères selon Honneth :

La famille : amour, donne la **confiance en soi** ; la société : le droit confère le **respect de soi** ; le travail, la compétence produit **l'estime de soi**.

La mésestime pourrait s'expliquer parce que les vecteurs précédents fonctionnent mal.

2. **Intérêt d'une approche en termes de « capacité ».** Cf. Amartya Sen

Dans le concept d'estime il y a une idée de calcul, de prix (« Tu as du prix à mes yeux » dit Dieu à l'homme dans l'Ancien testament) d'où une notion de valeur. Comment mesurer ce qui vaut, ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas. Comment mesurer mon avantage.

Parler en termes de « capacité » c'est induire un pouvoir d'agir. L'estime de soi n'est pas liée à la possession mais à la liberté de pouvoir acquérir ce que je désire. Le terme en anglais « empowerment ». Donner donc à celui que l'on souhaite doter de « capability » les moyens de se découvrir capable d'agir.

Mais avant d'appliquer ce pouvoir d'agir croire que j'en dispose. Il s'agit de prendre conscience que je suis capable de développer cette capacité. Beaucoup en disposent mais ne l'appliquent pas parce qu'ils ne savent pas ou ne croient pas qu'ils l'ont.

Quatre éléments sont nécessaires pour développer une capacité ou un pouvoir d'agir :

- Accès à l'information : le savoir
- L'inclusion et la participation
- la responsabilisation (capacité à déployer l'action dans ses différents moments, « accountability »)
- capacité d'organisation locale

3. **Une philosophie de l'homme capable**

Cf.Paul Ricoeur

- Son texte : « l'homme capable » ; hors série ; PUF/Collège international de philosophie
- L'homme faillible. Le mal me traverse. Développer une philosophie de l'insuffisance, de la vulnérabilité. Est-ce que l'homme assiste passivement à sa propre vie ?
- Redécouverte de la capacité. Quelles sont les modalités de puissance qui peuvent émerger des modalités d'impuissance : le concept d'attestation : découvrir en moi ce dont je suis capable. Se mettre debout. Etre dans une relation juste avec soi-même. Je crois que je suis capable. C'est une possibilité. Ni une certitude absolue, ni un sentiment d'impuissance qui ne peut aboutir qu'à la mélancolie. Ceci ouvre la dimension anticipatrice de l'agir.

Paul Ricoeur distingue cinq types de capacités :

- Pouvoir dire = produire un discours sensé, organisé
- Pouvoir agir= produire des évènements dans la nature et la société, changer le réel, faire sa trace.
- Pouvoir raconter= l'identité narrative
- L'imputabilité= se sentir responsable des actes posés
- Pouvoir promettre, être fiable.

Ces capacités passent par autrui (cf. de P.Ricoeur : « Parcours de la reconnaissance » et « Soi-même comme un autre »).

Chacune de ces capacités appelle un vis-à-vis :

Le discours ne se construit que dans la relation à l'autre.

L'action se construit avec les autres.

Faire le récit de ma vie c'est convoquer toutes les personnes qui ont accompagné ma vie.

Je suis responsable devant d'autres. Promesse est engagement devant quelqu'un

J'ai besoin d'un autre pour libérer ces capacités.

D'où la question : que doit être cet autre pour libérer les capacités d'un autre ? Qu'ai-je besoin d'être pour libérer chez les autres la capacité d'estime de soi ?

Je ne peux aider l'autre à découvrir son pouvoir d'agir que si je lui demande de m'aider.

Montrer à la personne que j'ai besoin d'elle.

Journée de samedi

Matin

Accompagnements et prises de risques

Quelques échos...

« Qu'est ce que cela veut dire de prendre des risques dans l'accompagnement psychologique ? »

« La prise de risque est vitale et créative. Etre en relation avec la fragilité de l'autre crée un rapport avec notre propre fragilité »

« Il y a dans l'accompagnement des personnes en grandes difficultés une part de risque, une part d'inconnu, un au-delà mystérieux de la méthode »

« Il y a un risque à chercher la bonne distance avec la personne entre distance et ouverture à l'autre »

« Ce qui m'a intéressé c'est d'être à la marge de l'institution entre l'institution et la société, l'institution et la liberté »

« L'enfance en souffrance »

« Les enveloppes corporelles et psychiques sont à la base de l'estime de soi »

« Dans le traitement de la souffrance des enfants il faut croire à leur parole et créer un climat. Leur donner un espace de liberté qui les distingue de la souffrance des parents »

« Toute thérapie consiste à redescendre jusqu'ou ce qui s'est mal passé, le moment où il y a eu défaillance »

L'accompagnement

« Importance de donner à l'autre une estime inconditionnelle. L'estime de soi passe par cette estime inconditionnelle »

« Au travers des rencontres, je me suis laissé dépouiller de tout projet sur l'autre, de toute intention sur lui pour laisser émerger une relation de fraternité »

Après midi

Les dimensions collectives de la construction de soi

Jessica Holc Psychothérapeute, ancienne déléguée de l'association « Solidarités Nouvelle face au Chomâge » (SNC)

Quelles sont les conditions de la bientraitance dans l'accompagnement des demandeurs d'emploi ?

- Une relation sans jugement
- Le respect des choix de la personne. Accueillir sa parole
- L'engagement dans la relation, le « care »

Il faut souligner l'importance du cadre dans lequel agissent les bénévoles : un cadre structuré, clair, élaboré par :

- le binôme d'accueil
- le groupe de solidarité
- la formation des bénévoles
- la charte d'engagement

Le projet collectif contribue à la formation de ce cadre par la clarté des missions. Le premier lieu de la maltraitance en entreprise c'est le cadre plus que la relation.

La sécurité intérieure de la personne, plus encore que l'estime de soi, qui en est le résultat, l'aide à prendre des risques, comme l'enfant qui teste ses limites intérieures avec peu de risques.

Dans l'estime de soi on se donne une valeur, on se mesure à soi-même. Le risque est alors de renforcer le rapport de soi à soi-même. Dans le rapport à l'autre les personnes se ressourcent en présence de l'autre et non en se notant.

Marie-Claude Barroche Présidente de l'association « Espoir 54 » (Secteur médico-psychologique) dans la région de Metz

Handicap psychique et ré-insertion professionnelle

« Nous sommes des personnes en train de conquérir notre humanité »

« Pour moi la citoyenneté c'est une communauté fraternelle où chacun se précipite pour relever celui qui tombe ».

« A Espoir 54 nous cherchons à humaniser par le handicap psychique. La ré-insertion est le vecteur majeur de la ré-insertion : 20% de notre public peut travailler. Ces personnes peuvent travailler car les pathologies n'apparaissent qu'à la fin de l'adolescence et à l'âge adulte. »

Cependant pourquoi est-ce si difficile ?

- Ces personnes sont très vulnérables au stress
- Le handicap psychique fait peur : il est invisible, intermittent
- Insuffisance des structures d'accompagnement
- Insuffisance des places d'accueil en entreprise

Les conditions pour l'accueil en entreprise

- Aménager les postes de travail et favoriser le temps partiel
- Des horaires adaptés
- Les conditions d'accueil : accueillir avec humanité

Les bénéfices pour l'entreprise :

- Pratiquer un management de très haut niveau
- Ne pas dire n'importe quoi et demander n'importe comment
- Développer des capacités créatives
- Les personnes sont très motivées si elles sont accueillies dans de bonnes conditions

Paul-Philippe Cord : ingénieur et inventeur

(Texte communiqué par l'auteur)

Estime de soi et Entreprises.

L'exposé est centré sur la production en grande série et en particulier en production automobile.

C'est un mode de production que j'ai expérimenté dans toute ma carrière professionnelle dans la fabrication des Airbags et autres dispositifs pyrotechniques destinés à l'Automobile

Dans les années 30, le taylorisme a permis de réduire de façon drastique le coût de la fabrication des automobiles.

Le taylorisme est un progrès

- Optimisation des définitions des objets fabriqués,
- Organisation de production rationnelle
- Maîtrise des coûts de production
- La réduction des coûts permet d'ouvrir de marché.

Il est caractérisé par une parcellisation des tâches, simples à réaliser sans « avoir à réfléchir »

Le temps d'apprentissage étant très court, chaque personne est « remplaçable »

Les tâches étant indépendantes les unes des autres, seule la performance individuelle est prise en considération

L'organisation hiérarchique est verticale avec l'efflorescence de « petits chefs » non productifs mais dont le critère de performance est de « pressuriser » l'exécutant

De même dans la relation avec les fournisseurs, l'acheteur ne cherche qu'à baisser les prix des fournitures

Enfin l'acheteur « peut choisir la couleur de sa voiture à condition qu'il la choisisse noire ».

Sans vision globale, l'ouvrier rivé à sa machine s'identifie à elle et non à sa contribution à l'objet final.

Dans ses excès, dénoncés par Simone Weil : « l'objet s'enrichit alors que l'ouvrier s'épuise »

La concurrence internationale en coût et qualité a fait éclater ce mode de production dans les années 70. Il est remplacé par le « Total Quality Management, TQM » ou management de la qualité dans tous ses aspects en particulier humain

- Les opérateurs, en contact avec l'objet en cours d'élaboration, sont les plus « respectables ».
 - o Ce sont eux qui génèrent la richesse de l'entreprise.
 - o Ils connaissent le mieux le produit fabriqué,
 - o Tous les autres acteurs de l'entreprise, sont au service de ces producteurs.
- Tous les opérateurs sont solidaires entre eux dans une relation client fournisseur. Dans l'élaboration de l'objet, chaque opérateur est
 - o le client du poste amont et
 - o le fournisseur du poste aval.
- La relation de personne à personne est basée sur la confiance inconditionnelle. Le « client » ne vérifie pas l'objet reçu, qui est nécessairement bon.
- C'est le client final qui achève le cycle d'élaboration de l'objet et devient donc « l'autorité véritable » de l'entreprise. Idéalement (et c'est souvent le cas) c'est sa commande qui génère l'ordre de fabrication.
- La production est organisée de l'aval (client final) vers l'amont fournisseur ultime).
- Les fournisseurs sont intégrés au cycle de production, ils doivent partager les valeurs de l'entreprise et participer aux processus d'améliorations

- Les zéros:
 - 0 stock, Tout ce qui éloigne le fournisseur du client est systématiquement éliminé. La fabrication est un processus continu « épaule contre épaule ».
 - 0 défaut, c'est le processus dans sa continuité qui garantit la qualité : faire du parfait avec de l'imparfait.
 - 0 improductif, tous participent à l'enrichissement de l'objet (et de l'entreprise). Chacun est complètement responsable de la qualité de sa fabrication. Il n'y a plus de « petits chefs ».

- Le « juste nécessaire » ou « l'opulence frugale ».
 - Tout ce qui ne contribue pas à « enrichir » l'objet fabriqué (en particulier les stocks) doit être éliminé.
 - Le geste juste : bon du premier coup. Les pièces défectueuses sont par nature irréparables. Les rebuts sont le principal indicateur de la qualité et leur réduction est une mobilisation constante de tous.
 - Un système de production « prédictible » : dans le processus de production continu, ce qui est recherché n'est pas la « performance » nécessairement éphémère, mais un système de production cohérent avec la demande du client, les attentes du personnels et stable dans la durée.

- Le temps d'apprentissage étant long, la formation permanente, le départ d'une personne est systématiquement une perte pour l'entreprise.

- Les cercles de qualité prennent en considération les personnes et le produit et travaillent sur le confort et l'ergonomie des postes de travail, l'élimination de l'inutile, la sécurisation du processus. Tout ce qui n'a pas d'incidence sur le produit final est de la responsabilité des opérateurs. Ils peuvent en outre faire des propositions aux services qualité, méthodes, maintenance.

Parce que c'est le plus efficace, c'est le standard de production de l'industrie automobile et des productions grandes séries.

Il s'articule sur trois principes :

- Un projet clair connu de tous
- Une adhésion de chaque acteur au projet
- Une transparence parfaite.

On peut le dire sous la forme :

- Accepter la dépendance (aux autres)
- Accepter l'incertitude (en position de client)
- Accepter la perte (de l'objet fabriqué, des rebuts)

Que Simone Weil formule :

- Participer à l'obéissance
- Expérience du vide
- Souffrance rédemptrice

Comme étant le « Spirituel » du Travail Créateur.

Cette organisation de la production est dans son principe applicable à toute activité collective. Son esprit anime souvent les communautés Emmaüs.

Le TQM n'est pas un idéal vertueux par nature, sa qualité dépend de la finalité qui lui est assignée et de son management.

Mis au service des hommes il porte en lui les germes d'un enrichissement spirituel propre à réjouir Simone Weil.

Charles Merigot : Editeur

Construire un développement solidaire

(Ces larges extraits d'une intervention aux Semaines Sociales de France 2003 lors de l'atelier animé par JB de Foucauld : « *Privation et partage : Comment construire un développement solidaire ?* » m'ont paru bien traduire les propos de Charles Merigot exprimés à l'université d'été 2°13. Ils sont publiés ici avec l'autorisation de l'auteur)

« Je m'appelle Charles Mérigot, je suis administrateur de SNC, et je suis l'un des animateurs d'un groupe de cette association, groupe dit « Parole des Accompagnés » qui rassemble des accompagnateurs bénévoles en activité ou à la retraite et des « accompagnés » autrement dit des demandeurs d'emploi

Je suis aussi ancien chômeur et ancien galérien

La parole des accompagnés

Sous l'impulsion de Jean-Baptiste de Foucauld et d'un groupe d'accompagnateurs, l'idée de faire participer les personnes accompagnées par SNC à la vie de l'association a pris corps.

Il s'agissait de « donner la parole » à ces personnes afin de mieux prendre en compte, dans la vie de l'association, leurs besoins et leurs aspirations, de mieux connaître leurs problèmes et leurs solutions et de leur permettre de s'organiser entre elles. Double rôle d'information de l'ensemble de l'association et d'auto-organisation de chômeurs. Il s'agissait de mettre en pratique une démarche définie ainsi par Jean-Baptiste de Foucauld : « *passer du silence à la parole, de la parole à la représentation, de la représentation à la participation* »¹.

Nous essayons de mettre en place des lieux où des personnes, exclues du travail et en voie d'exclusion sociale rencontrent à l'occasion d'activités communes et en particulier lors de débats, des actifs ou des retraités donc des personnes qui n'ont pas de problème de travail et peu de problèmes d'argent.

Je vais donc dans un premier temps vous dire ce que j'ai ressenti pendant une longue période de chômage et de galère.

Deux remarques préliminaires : Tout d'abord certains des faits dont je vais parler ne se présentent plus ainsi aujourd'hui bien qu'ils ne soient pas très anciens : ils se déroulent de 1994 à 2002. Je crois que certaines choses se sont améliorées depuis mais je crois aussi que d'autres ont empiré ou, si j'écoute ce qui se prépare, vont empirer. Si mon témoignage date un peu j'en déduis que c'est une preuve de plus qu'il faut des lieux où ceux qui supportent chômage et misère aujourd'hui puissent en parler eux-mêmes.

¹ Jean-Baptiste de Foucauld, Une citoyenneté pour les chômeurs, in Droit Social n° 7 / 8 juillet août 1992

Ensuite en écrivant ce texte j'ai réalisé que je semblais me « dédouaner » un peu trop sur les autres. Mais, si j'ai commis des erreurs le long de ce parcours, j'ai aussi l'impression que les peines supportées étaient exagérées.

La descente : perte de revenus, perte du futur, perte du passé

Quand, à la suite du chômage, on voit ses revenus diminuer, on perd peu à peu son futur. Les phénomènes liés à cette perte du futur ont été déjà décrits, j'irai rapidement.

Cela commence simplement : la feuille que l'on m'a remise aux ASSEDIC indique clairement le temps maximum imparti à ma recherche d'emploi. 720 j

Cela veut dire que si je connais à peu près les revenus dont je vais disposer durant ces deux ans et encore à condition que l'Unedic ou l'Etat ne reviennent pas sur leurs propres engagements, je n'ose penser à ce qui adviendra après si je n'ai pas de travail.

Je me retrouve donc sans pouvoir former des projets lointains. Je n'ai plus qu'un seul avenir et un seul objectif, retrouver du travail et des revenus.

La séparation entre temps de travail et temps de loisirs disparaît, je pense tous les jours à ma situation.

Mais en même temps je commence aussi à perdre mon passé. Car le premier jour à l'ANPE on me demande « avez-vous besoin d'une formation dans votre métier? ».

Etonnant, pourquoi donc aurais-je besoin d'une formation pour quelque chose que je faisais la veille ? Mon passé le plus récent m'est enlevé en partie. On insinue que peut-être je n'avais été qu'imparfaitement ce que je pensais être sinon pourquoi aurais-je eu besoin d'une formation ?

Je m'installe dans un déséquilibre financier car je viens de perdre 40% de mes revenus.

Je ne passe plus en rentrant chez moi devant la boîte à lettres sans une inquiétude grandissante au fur et à mesure que le temps passe. A force de voir des factures que je ne peux plus honorer, je n'ouvre plus la boîte au risque de voir les frais augmenter.

Le fonds de roulement si cher aux comptables se réduit et provoque la spirale infernale.

L'allocation de l'Assedic arrive vers le 12 alors que ces factures arrivent pour le 5 au plus tard. Les prélèvements automatiques censés me faciliter la vie deviennent infernaux car le temps que je parvienne à les faire cesser, je me retrouve avec deux mois d'impayés que je dois régler avant de pouvoir arrêter les prélèvements.

Comme je me sens seul, je téléphone davantage et bien sûr le téléphone est coupé. Il faut payer plus pour le rétablir. Le téléphone c'est aussi un signe de richesse ! On vous situe mal socialement quand vous dites « j'appelle depuis une cabine téléphonique ». Et que dire quand un éventuel employeur vous dit « je peux vous rappeler dans l'après-midi ? ».

Dans le même temps, peut-être parce que les autres semblent nier que vous ayez pu être le professionnel que vous étiez, vous vous acharnez à essayer de retrouver le même emploi que précédemment c'est-à-dire à essayer de conserver votre passé de professionnel.

Vient le moment où je ne peux plus payer mon loyer. Je mets une part de mes meubles et souvenirs dans un garde-meuble. Je m'engage dans un plan de surendettement et me réfugie dans la famille puis chez des amis.... Je commence à ne plus avoir de domicile.

Malheureusement le chômage dure, je finis par me sentir de trop chez les amis. Je trouve un foyer d'hébergement.

Là on me fixe dès l'arrivée une date de fin : dans 6 mois. Mon futur ne va pas loin. Bien sûr j'essaie de ne pas penser à ce qui arrivera si je ne résous pas les deux problèmes de l'emploi et du toit avant 6 mois. L'horizon se réduit encore.

Là commence le temps de l'argent cher. Car l'argent, unité de compte, est malgré tout plus cher pour un pauvre. Serait-ce une unité variable ? Je ne sais comment on appelle cela dans les théories économiques mais j'ai vécu ce phénomène :

Par exemple pour prendre un rendez-vous chez le médecin, celui qui travaille, téléphone souvent depuis son bureau. Le coup de fil est gratuit. Un chômeur dont la ligne n'a pas encore été coupée, téléphone depuis chez lui, le coup fil revient à 0,60 F. Le chômeur qui n'a plus de téléphone doit sortir 40 F pour acheter une carte. S'il ne dispose pas de ces 40 F il ne pourra pas en dépenser 0,6 pour téléphoner. Comme s'il y avait des grains d'argent insécables comme on dit des grains d'énergie.

Vient le moment où le banquier me retire mon chéquier. Pour payer il faut alors faire la queue aux guichets. On a le temps pensent les actifs. Ou bien on paie par mandat ou par chèque de banque et payer plus cher car un mandat coûte plus cher qu'un chèque [...]

Alors on commence à ne plus avoir envie de raconter ce que l'on vit et l'on se dit que « ils » doivent bien savoir ce qui fait mal. Ce n'est pas la peine de parler avec des gens qui font semblant de ne pas savoir. On parle moins, ou alors avec ceux qui connaissent les mêmes problèmes, on geint ensemble. On se retranche du monde des gens actifs. Ou alors, comme on a l'impression de parler à des sourds, on se met à hurler [...]

Le temps n'est plus le même

Le 12 du mois devient une date différente qui n'a pas la même signification pour un actif et un chômeur.

Alors quand la date de versement est encore loin, on entre dans un état d'hibernation. O temps suspend ton vol ! Les démarches sont reportées à une date ultérieure. On attend le versement pour reprendre une vie un peu plus normale. Au grand désespoir des assistantes sociales. Mais cela fait quinze jours que vous deviez faire cette démarche !

Pendant cette période bien peu cherchent du travail. Voilà comment le temps se divisait : du 12 au 20 du mois régler les problèmes urgents : dettes criantes, logement nourriture santé, entre le 20 et le 30 : chercher un travail et à nouveau l'hibernation jusqu'au 12 [...]

Le bas : perdre le passé de plus en plus.

Et vient le moment où vous devez changer de foyer parce que les 6 mois sont finis ;

Vous trouvez encore un autre foyer mais cette fois avec un hébergement pour un mois ou 15 jours. Puis c'est un centre d'accueil pour une nuit.

On ne fait plus que gérer l'urgence. Tenter de rechercher un toit moins précaire. Il n'est plus question de chercher du travail ou un moyen de gagner de l'argent, on s'installe dans la survie immédiate [...]

Vous acceptez les petits boulots qu'on vous propose. Mais pour cela d'un clic de souris vous avez supprimé de votre CV les boulots trop qualifiés, les diplômes qui peuvent effrayer. La souris grignote quelques années. Et devenu balayeur, tout en ramassant les feuilles mortes, vous vous demandez « Est-il vrai qu'autrefois j'ai fait des études ? j'avais un métier ? Ce passé qui n'a aucun lien avec le

présent est-ce qu'il a vraiment existé ? ». Et tout en balayant on se dit : « dans la vie qui s'annonce désormais pour moi, il vaut sans doute mieux ne pas évoquer ce passé ». Et comme il n'y a plus de lien entre les souvenirs qui vous reviennent à l'esprit et le présent, vous vous demandez s'il y a jamais eu la moindre cohérence dans votre vie. Le temps n'est plus un long fleuve qui s'écoule mais un chaos, composé de blocs sans lien entre eux [...]

Il ne vous reste plus que votre corps. De cela vous êtes encore maître et pour bien montrer aux autres que cela au moins vous appartient, vous ne vous rasez plus, vous ne vous lavez plus, vous vous abandonnez à l'alcool, référence solide et fidèle présente à tous les coins de rue... Même dans cette situation, si vous entrez dans un bar en montrant un billet, c'est le seul endroit où l'on vous dit encore « qu'est-ce que vous prenez, qu'est-ce que je vous sers ? » L'argent, instrument de pouvoir même dans cette situation.

Des pistes pour s'en sortir

Que faut-il alors pour ne pas sombrer définitivement ? Sans doute des personnes qui sachent écouter et je pense à une phrase d'Oscar Wilde « la détresse c'est quand on crie au secours et qu'une voix répond : qu'est-ce que vous entendez exactement par là ».

C'est à ce moment que je ne fis plus attention aux paroles des personnes qui ne me donnaient que des conseils mais ne cherchaient pas à comprendre. Je me bouchais les oreilles quand elles parlaient. Je me suis mis à ne tenir compte que des avis des personnes qui semblaient comprendre et qui me regardaient encore comme quelqu'un en devenir et non un cas.

Ainsi quand je téléphonais depuis une cabine je me mis à distinguer ceux qui me disaient « donne le numéro de la cabine, je te rappelle tout de suite »

J'avais rencontré SNC un peu avant cette période de déchéance presque totale. Et mes deux accompagnateurs. Ils m'avaient prodigué quelques conseils de recherche d'emploi mais ce n'était pas le plus important. Pour eux je semblais être « quelqu'un » et ils s'engageaient à mes côtés. C'est fondamental.

Et voici d'autres exemples :

Un patron qui alors que je venais d'être embauché depuis le lundi me téléphona au travail le jeudi : « je suppose qu'un acompte vous intéresse, et je suppose que vous le préférez en liquide, je vous l'apporte demain et vous invite au restaurant. » Il avait tout compris !

Un ami qui m'invita à faire une semaine de marche en montagne avec lui mais comprit qu'il devait m'envoyer le billet de train pour le rejoindre et surtout pas d'argent sur mon compte bloqué par les créanciers.

D'autres amis qui me recevaient à la campagne car ils avaient compris quand je leur disais que voir des arbres me permettait de remettre les choses dans le bon ordre.

Un médecin qui accepta toujours de me recevoir, souvent en urgence, avec ou sans argent, qui me parlait longuement et ne mettait pas ma parole en doute.

Et aussi ces deux clochards anonymes, qui, un matin dans un centre d'accueil, barrèrent la sortie à un troisième qui s'enfuyait avec mon sac et mes papiers « d'identité », si bien nommés. C'est aussi grâce à eux et à leur solidarité que je suis resté moi-même.

Ces choses là m'aiderent à retrouver du travail et je trouvais aussi pour la première fois depuis plus de deux ans un logement, une petite chambre de bonne agréable. J'avais un endroit où poser mon sac sans

qu'on me dise dès l'entrée « il faut penser à partir ». A moi qui n'avais aucun moyen de peser sur le futur on ne me demandait plus de le maîtriser. La propriétaire ferma les yeux sur mes retards de paiement. Elle aussi avait compris qu'il me fallait du temps réellement disponible [...]

J'eus encore une chance supplémentaire, à un moment donné, les factures se présentèrent non plus toutes en même temps, mais les unes après les autres. Je pus ainsi jouer les Horaces et apaiser les Curiaces les uns après les autres.

Avec l'argent, je retrouvai les moyens de peser sur le futur.

C'est le moment où il faut se boucher les oreilles quand on vous dit « maintenant tu travailles, tu n'as plus de problèmes ». Car bien sûr au point de vue financier on les a tous encore. Ah ces règlements administratifs qui vous ferment leur porte dès le premier jour de votre reprise de travail comme si la paie que l'on recevra dans un mois vous permettait de régler vos problèmes d'aujourd'hui !

La parole des accompagnés

Voilà ce que nous essayons de faire à « la Parole des Accompagnés ». Tenter de construire des lieux où des personnes qui ont perdu les moyens de peser sur leur futur et leur passé rencontrent et s'expliquent avec d'autres qui ne sont pas dans la même situation.

Il faut donc d'abord leur redonner la parole. Et bien sûr ne pas s'étonner que cette parole soit au début désordonnée ou le paraisse car pour peu que ses personnes soient restées longtemps isolées ou en butte à des sourds, elles ont perdu l'habitude de parler ou bien émettent des slogans à l'emporte-pièce persuadées qu'elles doivent hurler pour avoir une chance d'être entendues.

C'est un phénomène normal et ce n'est que le juste retour des choses. Si pendant des années on vous refuse toute confiance, comment voulez-vous donner votre confiance tout de suite ?

Pour terminer voici une dernière anecdote.

Quelqu'un à SNC alors que je commençais à voir le bout du tunnel avait donné mon nom à une journaliste ou une étudiante. Elle m'avait interrogé pendant une heure sur le chômage.

Pour finir elle me demanda : qu'est-ce qui a été le plus dur pendant cette période ? Un peu provocateur je répondis « le manque d'argent ». Je vis alors sur son visage une grande déception. Et je pensais au jeune homme riche de la vieille histoire d'il y a 2000 ans, car elle s'en alla comme lui, triste.

Merci de m'avoir « accompagné » durant ce récit »

Jean-Marie Gourvil, ancien directeur de la formation à l'Institut régional de travail social de Basse Normandie (IRTS).

Le développement social local

(prise de notes)

Ses enjeux

Le grand enfermement en 1659 concernait les pauvres. Aujourd'hui on connaît un enfermement dans le métier : « Moins on crée de la capacité à faire et plus on crée de l'assistance »

Deux approches contradictoires du développement :

- Le développement local descendant. Le processus : un diagnostic d'où l'on tire une politique puis une programmation et des prescriptions.
- Le développement social local. Il est ascendant et part des initiatives locales pour mobiliser des ressources descendantes

Le développement social local part du micro, de la relation d'aide individuelle avec son monde, c'est un milieu qui entreprend. Dans la relation descendante on prend des décisions sans connaître le milieu.

Dans les micro-projets moins le projet est ambitieux et mieux c'est.

Dans le travail social, il faut partir des personnes elles-mêmes sur un quartier. Dépasser la question de la souffrance sociale provoquée par l'exclusion, la marginalisation et faire un diagnostic participatif : qui sommes nous dans notre environnement et notre quartier ? Très vite des prises de conscience se font dans les groupes à partir de prises de parole.

Les projets de territoire et la politique de la ville viennent en appui.

Il faut développer une culture de projets co-construits.

(Se reporter pour un développement plus construit à l'article de Jean-Marie Gourvil en annexe : « Ecouter la souffrance, mobiliser les ressources sociales »)

Echos du débat qui a suivi les interventions :

Relation à soi, relation aux autres :

« Le concept d'estime de soi ne peut fonctionner seul. Il est relié à l'estime de l'autre »

« Il y a de l'indestructible en chacun de nous »

« Il faut distinguer la foi en soi et l'estime de soi »

« Dans l'entreprise, on ne se choisit pas mais on travaille ensemble. La dépendance nécessite que l'on ait confiance en soi et la relation confiance en l'autre »

« La confiance en moi c'est celle qui est reçue des autres »

« Etre vivant c'est être dans la lumière du regard de l'autre »

Samedi en deuxième partie

Religions, spiritualités et vivre ensemble

(Texte communiqué sous une forme brute par ST et mis en forme par PB)

Sylvie TAUSSIG

Chercheur au CNRS

Je me présente

Spécialiste de Pierre Gassendi et d'un courant de pensée qu'on a appelé le libertinisme – je peux revenir là-dessus si vous le désirez- j'ai aussi fondé un groupe de travail sur les faits religieux, *Irène, Identités et religions*, études des nouveaux enjeux

J'approfondis **une réflexion théorique** sous deux angles à savoir

- remettre en cause la notion de sécularisation conçue comme remplacement de la religion par la science, et son récit vulgarisé, et
- réfléchir sur la notion de « vertu des païens », c'est-à-dire d'une part la représentation de l'autre mais aussi la façon dont le christianisme se cheville au judaïsme – là encore je pourrai y revenir avec les questions

et une **dimension pratique ou politique**, comme le porte le titre de ce groupe de travail, qui est la paix en grec : il s'agit de contribuer à pacifier les esprits sur la question religieuse, en particulier dans le rapport avec l'islam et les musulmans, dans la mesure où le fossé ne cesse de se creuser avec la population non musulmane, mais aussi dans le rapport avec l'histoire de France et le choc entre une laïcité mal comprise, en forme de quasi croyance, ou d'idéologie, et des revendications fondamentalistes des religions.

Donc je comprends bien que j'ai été invitée à présenter ce que peut être l'apport spécifique des religions dans le cadre de vos réflexions sur la fragilité sociale et les ressources que peut trouver, en occident, la personne devant la violence du monde tel qu'il est ou tel qu'il se dessine, avec le délitement des solidarités traditionnelles, les bouleversements liés à la mondialisation, la précarisation liée à la financiarisation, la remise en cause de l'État providence, la transformation de la pyramide des âges, le renouvellement du mariage et de la procréation, et j'en passe.

C'est avec un peu de provocation que vous m'avez demandé d'intervenir, je pense ; car mon histoire personnelle n'est pas telle que je peux dire que j'ai trouvé du réconfort, de l'estime de moi, ou de la ressource dans les religions. A titre personnel la religion est ce qui a anéanti en moi toute confiance, et durablement.

Il est vrai qu'il appartient aussi à la spiritualité entendue comme le dialogue avec le Tout Autre, avec une parole qui ne soit pas sa parole propre, d'être un chemin pour vivre les tribulations de la vie comme des épreuves qualifiantes, fut ce des épreuves avec des religions comme on le voit par exemple dans la vie des saints, disons saint Jean de la Croix, banni s'il en est par son ordre et traversant les nuits obscures de la foi.

Ce qui m'amène à distinguer, ce qui est très post moderne, la religion de l'institution – je ne dis pas ici la foi

La crise du religieux : fin de la croyance dans les institutions religieuses ?

Ce qui caractérise le fait religieux à notre époque, est sa désinstitutionnalisation, ce qu'on voit exemplairement chez les catholiques dans la remise en cause du Vatican, de l'institution ecclésiale dont les croyants ne comprennent pas toujours le sens, alors même qu'elle se donne un sens mystique qui est fondamental dans l'intelligence du dogme.

Mais cela vaut aussi pour les juifs qui par exemple vont chercher les certifications cachères en Israël.

Les gens fragilisés par le délitement de l'État en tout cas ne recherchent pas le rempart d'une institution, puisqu'ils vont vers des groupes souples ; l'ère de l'institution semble être terminée, en général et dans la religion en particulier

De même la mise à mal de l'idée de nation a son reflet dans le principe de changement libre de religion, qui a certes existé de tout temps, pour des raisons opportunistes ou pour des raisons intellectuelles ou spirituelles, mais qui est particulièrement avéré de nos jours : il n'y a plus une appartenance qui fait corps avec la personne

Le fait religieux se caractérise notamment par la multiplication des conversions dans tous les sens et qu'elles procèdent d'un choix individuel.

Le renoncement au délit d'apostasie voilà ce que les croyants demandent souvent à leurs églises, offrant une adhésion conditionnelle quelque part, ce qui va au rebours des principes fondateurs de la plupart des confessions, monothéistes en tout cas.

Je prends apparemment les choses à l'envers, mais c'est pour dire que les religions ne sont pas quelque chose de fixe et de stable, qu'elles s'acculturent et font l'objet d'accommodements.

Avant les États ou les nations elles se sont disposées à la globalisation avec une certaine avance, pourrait-on dire, si tel est le sens définitif de l'histoire.

La religion est pour le postmoderne ce dont on peut changer comme de chemise ; quand on est las de telle offre religieuse, on se porte vers l'autre, tout en faisant une psychanalyse qui est censée, selon Freud, en dénoncer les illusions, et en prétendant compléter l'une par l'autre. C'est même parfois l'analyste qui devient missionnaire, sans toutefois renoncer à son athéisme militant – je pense ici à Julia Kristeva et à sa présence sur le parvis des gentils – lorsque son discours est une propédeutique à la nouvelle évangélisation

Pour un moderne déculturé, les religions apportent en tant qu'elles représentent la tradition. Il en fantasme la fixité alors sans se rendre compte que, sous les apparences d'ancienneté et de fidélité à un passé immémorial, il y a réinvention de la tradition au sens de Eric Hobsbawm et Terence

Ranger². Car l'écart des religions par rapport à la « tradition », c'est précisément de représenter la tradition et un attachement au passé, alors qu'auparavant la religion était le présent même ; cette « demande » de rattachement au passé conduit à de curieux attelages – par exemple des bouts de messe en latin dans une forme conciliaire

Dans un monde de la rapidité, la tradition fantasmée est une manière de se situer ; dans la tradition il y a aussi la transmission, donc quelque chose qui franchit les générations et qui dirait la stabilité d'un monde.

Deux groupes de croyants dans la religion

J'opposerai deux types de personnes qui cherchent des ressources dans la religion :

- Ceux qui sont nés dans une tradition ; on les dit plus solides devant le tohu-bohu du monde contemporain (moins de divorces, etc.).
- Inversement des gens qui sont en dehors des traditions et qui sont en recherche. Ceux là recherchent la tradition qui leur convient le mieux ; on parle d'un marché du religieux et même d'un alignement de l'offre religieuse

Les deux groupes ne sont pas étanches : les premiers sont atteints parfois violemment par le tohu-bohu – les prêtres défroqués, les terroristes au nom de la religion, etc.

Les seconds peuvent s'installer dans une tradition et lui être fidèles, voire lutter contre la standardisation

En apparence, les premiers ont un savoir de leur religion qui ignore les apports scientifiques modernes, ils ne se soucient pas d'avoir un regard anthropologique notamment, et ils sont souvent balayés par la rencontre avec les sciences sociales fut elle informelle, ou par une rencontre existentielle avec une autre croyance. C'est pour éviter ces chocs très centrifuges que les religions contemporaines insistent sur la nécessité de l'étude, pour connaître les fondements de la religion, même si le plus souvent elles ne font pas entrer les sciences sociales dans ces formations ; la lutte contre l'ignorance est un thème constant, comme si les églises craignaient l'émotion, qui est une caractéristique du postmoderne (voir les livres de Maffesoli)

L'illusion pour ces croyants traditionnels consiste à penser que la stabilité de la religion, pourrait régler la totalité de leur vie. Or les religions ne fixent plus les règles sociales dans leur ensemble : on voit la crise des institutions fouetter les institutions religieuses, crise herméneutique, crise de fonctionnement, fragmentation, etc. La condition postmoderne de toutes façons a pour corollaire une individualisation du croire, y compris chez les fondamentalistes, comme le montre la fragmentation des groupes autour de leaders.

Donc les gens qu'ils soient nés dans une religion ou qu'ils y adhèrent subissent les effets d'une double crise, d'eux comme individus et de l'institution.

² **pour eux**, Les traditions inventées, qui dérivent essentiellement d'un procès de formalisation et de ritualisation, sont distinctes des coutumes, qui définissent les sociétés traditionnelles, et elles sont étroitement liées aux transformations rapides des sociétés modernes. Elles contribuent à l'établissement de la cohésion sociale, à la légitimation des institutions ou de l'autorité mais aussi à la socialisation des croyances ou des systèmes de valeurs

Quant aux autres ils se dirigent souvent vers une foi sans religion donc une forme de spiritualité – je reviendrai sur la distinction entre les deux plus loin

En définitive les religions sont, à chaque époque, dans chaque lieu, profondément acculturées : elles ressemblent au monde dans lequel elles vivent et on le voit aujourd'hui jusque dans leur mode de communication (les imams de la toile, les tweets de Benoît XVI), et elles sont même les porteuses des courants « libéraux » de la société » : les groupes de militance homosexuelle chez les musulmans (HM2F) ou l'équivalent chez les catholiques. L'acculturation n'est cependant pas une clé de lecture suffisante pour saisir les mutations contemporaines du religieux. La « sainte ignorance » insiste justement sur ce point.

Ce long préambule pour indiquer que les gens recherchent des religions qui leur ressemblent, du moins qui ressemblent à ce qu'ils jugent le meilleur d'eux-mêmes, et que définitivement la religion n'est plus ce moule total de la société, ce lien entre tous : elles sont plutôt un mode de séparation, de distinction ; elles relèvent essentiellement du choix individuel, que l'on soit un converti ou que l'on ait pris la décision de pratiquer, de revenir à Dieu après Dieu comme dirait Richard Kearney dont je vous recommande la lecture, car son livre traite absolument de votre sujet

Avec ce long préambule, je n'ai toujours pas dit quel type de secours les religions offrent ; qu'elles prodiguent de l'identité, de la ressemblance ou de la différence, du soutien matériel ou spirituel, on peut grossièrement les définir par leur offre de salut, individuelle (sotériologie) ou collective (eschatologie) ; pour ce faire, elles organisent une communauté de croyants, des rites et des serviteurs (on pourrait dire du sacré, mais je crois que les catholiques récusent ce terme)

A la rigueur il semble qu'il suffirait de dire cela : le rôle d'une religion est de servir de médiatrice, pour une communauté, par l'administration de rites en vue du salut individuel et des fins dernières.

Mais cela ne règle pas la question de l'estime de soi et du pouvoir d'agir, qui hante les modernes depuis le protestantisme, avec la querelle des œuvres et de la grâce dans l'activité terrestre du croyant qui vise à plus d'union avec le Tout Autre, une union personnelle dans le monothéisme ou une union impersonnelle et désubstantialisée dans le bouddhisme

Contribution des religions au vivre ensemble

Je vais reprendre des grands traits des religions présentes sur le sol occidental

Judaïsme :

Le monde est fondé sur le don secret, le psaume parle d'une gratuité fondamentale :

Psaume 89,3:"olam hessed ibané ". Le monde (sa durée) est bâti sur le don, le don gratuit³

La gratuité doit être révélée et renouvelée dans une attitude d'ouverture, symbolisée par la philoxénie d'Abraham (dont la tente est ouverte des 4 côtés).

Mais la gratuité n'est pas suffisante pour bâtir une humanité réparée.

1. Les 3 patriarches apportent des dons différents

Abraham : ouverture, générosité, économie du don, la tente a 4 côtés

Isaac : autre dimension : exigence, éthique

³ Cf Maimonide Guide, 3,53.

Jacob : dépassement des oppositions, unification, unité

Du reste c'est près du fleuve de Yabok qu'il devient Israël (yod unification, *yihoud*, *beth berakah*, bénédiction, *qof qedousha*, sainteté).

Après Jacob, pas besoin d'un 4^e patriarche (un fils unique).

Unification des valeurs de générosité et de désintéressement, avec l'intransigeance quant à l'effectivité – contre une générosité aveugle et irresponsable.

Le sens de la Torah est du côté de Jacob, qui unifie les deux dimensions qui sont celle du renouveau, de l'ouverture (fête du printemps, Pessah) et celle du jugement (les fêtes de l'automne, *Souccot*) : il est représenté par *Chavouot*, la 3^e fête de pèlerinage (promulgation de la torah).

La balance et l'équilibre se tiennent entre Abraham et Isaac, le discernement, c'est que l'amour sans connaissance berce et ne nourrit pas.

La synthèse des deux pôles opposés se fait dans l'individualité de Jacob et dans la société qui lui correspond, une société généreuse et rigoureuse

Cet équilibre de la sagesse fondé sur la connaissance se voit par exemple dans le jugement de Salomon, qui unit rigueur et générosité, sauve l'enfant, sauve la vraie mère mais aussi la fausse mère du crime.

On retrouve les 3 patriarches dans la phrase de Pascal, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, synthèse saisissante, qui est figurée, dans le judaïsme, par le *hin*.

Abraham représente la bénédiction

Isaac la sainteté

Et Jacob l'unification

C'est donc le choix de la vie, l'idée qu'il faut prendre la vie au sérieux.

Isaac est plus sérieux sur le projet

Le don gratuit ne légitime pas de renoncer aux responsabilités terrestres : Il faut l'incarner dans la réalité familiale et sociale. Dans le judaïsme il n'y a pas d'évasion des responsabilités terrestres ; il n'y a pas de monachisme juif.

Jacob bâtit un projet social et bâtit des individualités : rigueur et connaissance associées à la générosité.

D'où l'importance de la connaissance et de l'étude

Pour un juif la connaissance = nécessité de l'étude

2. C'est la "découverte" d'Abraham, qui **fonde l'institution de la Loi de Moïse**, laquelle sanctifie en ce qu'elle sépare (Levitique 19,1) des transgressions de ceux qui vivent dans l'oubli du don et la peur de manquer (la *qedoucha*, sainteté, en regard d'Isaac).

3 L'accomplissement de la Loi consiste dans **la soumission du pouvoir au droit** : David apporte l'Arche à Jérusalem (II Samuel 6). Il unifie la Loi et sa mise en œuvre, réalise dans le social l'unité (« yihoud ») de l'identité de Jacob.

La loi juste révèle la gratuité de l'être-au-monde et l'accomplit. L'exemple le meilleur est l'idée qu'une éducation correcte développe les dispositions données du nouveau-né...

C'est la grande différence avec les chrétiens où c'est le sentiment qui prime dans le rapport à l'autre.

Chez les chrétiens, la **Charité qui veut dire amour, bonté, altruisme, tendresse, pitié, serviabilité, générosité, dévouement, douceur, amitié, clémence, compassion.**

1 Corinthiens 13 Même si je parle toutes les langues des hommes et des anges...si je n'ai pas la Charité, je ne suis plus qu'un cuivre qui résonne ou une cymbale qui retentit... Même si j'ai le don de prophétie et si je connais tous les mystères et toutes les sciences... même si j'ai la plénitude de la Foi, une Foi à transporter les montagnes... si je n'ai pas la Charité, je ne suis rien... Même si je distribue tous mes biens en aumône et si je livre mon corps aux flammes...si je n'ai pas la Charité, cela ne me sert à rien... La Charité sait prendre patience... la Charité est serviable... elle n'est pas envieuse... elle ne se gonfle pas... ne fanfaronne pas... ne fait rien de malhonnête... ne cherche pas son intérêt... ne s'irrite pas... ne tient pas compte du mal... elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais met sa joie dans la Vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout...supporte tout ! La Charité ne passe jamais. Les Prophéties ? Elles disparaîtront. Les langues ? elles se tairont. La science ? Elle disparaîtra. Partielle est notre science, partielle aussi notre prophétie.... Mais quand viendra ce qui est parfait, ce qui est partiel disparaîtra. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était l'enfant... A présent nous voyons comme dans un miroir, en énigme...mais bientôt ce sera face à face !Actuellement je connais de manière partielle... mais bientôt je connaîtrai comme je suis connu... Actuellement demeurent Foi, Espérance, Charité...et le plus important c'est la Charité !

C'est pour cela que la charité finalement n'est peut-être pas le mot le plus important dans le christianisme pour le sujet qui nous occupe, qui est le rapport à l'autre, le réconfort dans une société difficile, et les ressources qu'une religion peut offrir à un être nu.

Si je dois résumer l'apport juif, ce serait donc l'unification dans la responsabilité conçue comme discernement, comme alliance de la générosité et de l'intransigeance, reposant sur la connaissance. Donc le mot clef serait : responsabilité, qui veut dire amour et lucidité, la rigueur dans l'action et surtout l'unité des valeurs.

Christianisme

Chez les chrétiens donc il m'a paru qu'il fallait retenir la notion de pardon, LE PARDON, avec la grâce de la miséricorde divine.

Le pardon est bien le génie du christianisme, anthropologiquement et théologiquement : il est un sacrement – le sacrement de réconciliation, autrefois la confession – qui est de demander pardon à Dieu, le pardon est reçu de la miséricorde divine.

Dans ce sacrement il y a moins l'énumération des péchés et surtout pas la flagellation, mais la reconnaissance de son statut de pêcheur et la conscience de ne pas être supérieur aux autres ; c'est prendre conscience de son péché en ouvrant la blessure originelle à la source de la grâce.

C'est donc une nouvelle ouverture sur les autres : l'unité ou l'intimité relationnelle qu'est la paix de Dieu procure un lien vivant avec les autres et permet un lien constructif et pas destructif (destructif serait de se croire supérieur, digne de plus de pouvoir, possesseur de plus de vérité etc. le pardon de Dieu fait vivre l'unité de l'humanité, atteinte du péché originel et relevée par la grâce). Le pardon dans sa dimension horizontale exige donc qu'on ne transige pas avec la justice : il faut une effectuation de la justice, le pardon après la séparation.

Le rapport à l'autre pourrait être celui de la « correction fraternelle ». Dans le christianisme, la correction fraternelle est une démarche d'explication d'un chrétien vers son frère, dans le cas où celui-ci vient à pécher. (Matthieu 18, 15 à 18 : « *Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. S'il n'écoute pas, prends encore avec toi un ou deux autres, pour que toute affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins. Que s'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté. Et s'il refuse d'écouter même la communauté, qu'il soit pour toi comme le païen et le publicain. En vérité je vous le dis : tout ce que vous lierez sur la terre sera tenu au ciel pour lié, et tout ce que vous délierez sur la terre sera tenu au ciel pour délié.* »)

L'amour fraternel comporte « un sens des responsabilités réciproques »: ce n'est pas une réaction à l'offense subie, mais c'est un geste d'amour pour son frère. Chacun, conscient de ses propres limites et de ses défauts, est appelé à accueillir la correction fraternelle et à aider les autres par ce service particulier.

Le pardon est un des principaux piliers de la foi chrétienne, mais surtout un vrai chemin de vie qui libère, chez moi et chez l'autre, la capacité à devenir vraiment humain.

L'idée de correction fraternelle nous choque, car aller voir son frère pour lui dire qu'il a péché nous paraît être une ingérence abusive dans la vie d'autrui. C'est tout simplement parce que l'individualisme le plus radical a infusé nos pensées et nos cœurs, parfois même le plus discrètement possible, de façon ténue, insidieuse, mais efficace. « *C'est mon affaire. C'est ma vie. C'est mon chemin.* »

Le processus de correction fraternelle que Jésus propose fonctionne en finesse, qui plus est, parce qu'il est progressif, parce qu'il donne à chacun la possibilité de s'amender dans la plus grande discrétion et pas dans le secret, mais dans une forme de pudeur. L'exercice de la correction fraternelle, c'est aussi une chance donnée au pardon.

Les histoires individuelles prennent tellement de place que l'histoire collective des peuples et du monde en devient peut-être secondaire.

Quand Jésus recommande aux disciples de pratiquer la correction fraternelle, il va dans un sens tout à fait inverse. Je ne suis pas tout seul, je ne me suis pas fait tout seul.

Le pardon va dans le sens de la dette. Deux applications du principe dans l'histoire : l'inquisition et en Afrique du sud, Vérité et réconciliation.

Il y a toujours ces deux aspects de jugement et de pardon

Comment juger en toute rigueur en étant inspiré par le don gratuite

Islam

On penserait d'abord aux notions de 'adab' (conscience et respect de convenances spirituelles et aussi sociales, que l'on peut traduire par politesse aussi) ou de mahabba (amour spirituel et inconditionnel), mais je pense qu'on serait plus juste, plus réaliste, à définir deux pôles.

- la pratique
- l'hospitalité

La pratique est ce qui relie à Dieu, en tant qu'il a exigé ces rites – le soufisme met l'accent sur le rapprochement de Dieu. Pour les musulmans non soufis Dieu est la transcendance absolu, inatteignable, mais cette opposition est une simplification, car il y a continuité entre le soufisme et l'islam non soufi, sur la base de l'effort pour revenir en Dieu. Le soufi est le musulman qui s'engage dans cet effort, « plus » que les autres, mais je crois que c'est seulement dans le soufisme que Dieu « vient » dans la prière.

Le rite est ce qui permet de revenir au message spirituel initial et de vivre le chemin spirituel en compagnonnage. La *charia* du reste veut dire la voie, comme le *dharma*, et elle s'identifie à la loi qui régit l'univers, et c'est par extension, dans la mesure où elle en est venue à désigner la voie normative de l'islam, qu'on la traduit souvent par loi. Elle est l'esprit qui anime la lettre, et non pas une contrainte – pas de contrainte en religion est-il énoncé en islam. La pratique est la garantie du lien communautaire (je rappelle l'existence de la *zakat* (l'une des 5 obligations) et de la *sadaqa* (aumône surrogatoire) : les musulmans pratiquent bien plus que les non musulmans la visite du voisin ou la visite du malade – et il suffit de se rendre dans les hôpitaux en France pour le voir- c'est une recommandation de l'islam et non pas une obligation (les 5 piliers). Il y aussi la garantie de la prière commune le vendredi.

Tout cela parce que l'homme plus que jamais est éloigné, du fait de la modernité et de ses prestiges, de sa réalité profonde. La pratique assure aussi une sotériologie de base – aller au paradis d'*Allah*.

La pratique règle donc les relations à l'intérieur de la communauté, *l'oumma*, dont on sait qu'elle est transnationale et porteuse d'une identité plus forte que la nation, et cela d'autant plus avec l'essor des fondamentalismes.

Quant à **l'hospitalité**, elle régit les rapports à l'autre, qui est censé être retenu trois jours comme on le voit dans « Sinbad le marin ». Le voyageur est roi (tout lui est dû), prisonnier (il doit se conformer aux usages de la maisonnée) et poète (il doit chanter les louanges de son hôte partout dans le monde).

« *L'islam commença comme un étranger, et il redeviendra étranger. Donc bénis soient ceux qui sont étrangers.* »

« *Nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que vous vous interconnaissiez* » (Coran 49 :13).

Un hadith sur l'hospitalité:

« *Celui qui croit en Allah et au Jour Dernier qu'il dise une bonne chose ou qu'il se taise. Celui qui croit en Allah et au Jour Dernier qu'il fasse du bien à son voisin. Celui qui croit en Allah et au Jour Dernier qu'il soit hospitalier à l'égard de son hôte* »

Quelques hadiths sur la générosité:

« Vous n'atteindrez jamais la vraie piété tant que vous ferez pas l'aumône de ce à quoi vous tenez. »

« La prière de la nuit est préférable à celle du jour, tout comme l'aumône cachée est préférable à celle que le donneur rend publique. »

« L'avare n'entrera pas au paradis, même s'il passe toute sa vie à prier. »

« Point d'aumône lorsque les proches sont dans le besoin. »

« Le mendiant est un cadeau de la part de Dieu à Son serviteur. »

« Ne renvoyez pas le mendiant nocturne, car il peut vous arriver de voir venir chez vous un être qui ne fait pas partie des djinns et des humains. Il vient voir ce que vous faites de ce que Dieu vous a permis d'user. »

« Qui de vous aime plus les biens de son héritier que ses propres biens ? Les compagnons répondirent : nous préférons tous nos propres biens à ceux de nos héritiers. Le Prophète dit alors : vos biens c'est ce que vous donnez, et les biens de vos héritiers, c'est ce que vous ne donnez pas. »

« Celui qui a dépensé tout ce qu'il a et n'espère pas avoir quoi que ce soit est aux bons soins d'Allah dans ce monde et dans l'au delà. »

"Dieu empêche l'homme généreux de tomber"

"Ne calcule pas, Dieu calculerait avec toi".

"Il n'y a pas de mal qui soit plus nuisible que l'avarice".

"Un agneau fut offert à l'Envoyé de Dieu qui en distribua la viande. Je lui dis (il s'agit de 'Aïcha) : "Il n'en reste plus que le cou!". L'Envoyé de Dieu me répondit alors : "il nous reste tout sauf le cou".

« La générosité est un des arbres du Paradis dont les branches pendent jusqu'à ce monde ; celui qui en saisit une est conduit par elle jusqu'au Paradis. L'avarice est un des arbres de l'enfer dont les branches pendent jusqu'à ce monde : celui qui en saisit une est conduit par elle jusqu'en enfer. »

« Le généreux est proche de Dieu, proche des hommes, proche du Paradis, loin de l'enfer ; l'avare est loin de Dieu, loin des hommes, loin du Paradis, proche de l'enfer. Dieu préfère l'ignorant généreux au dévot avare. »

Bouddhisme

Je vais définir un trépied

En commençant par la compassion, *karuna*, à condition de la distinguer de la charité chrétienne et de la compléter de deux autres notions. En effet, dans un de ses sens elle est comme la charité, une vertu dispositive, avec deux développements, la bienveillance de vouloir le bien d'autrui, et la compassion de vouloir en écarter le mal ; cette disposition est partagée avec toutes les autres religions.

Mais pour le *boddhisattva* déjà réalisé, il y a une forme de compassion objective, sans aucun rapport avec la charité : elle est impersonnelle, pas motivée par les sentiments, les récipiendaires ne sont pas des êtres du reste, c'est un rayonnement objectif, et cela s'entend sur un horizon d'insubstantialité de l'âme et de l'être.

Cela renvoie à la métaphysique bouddhiste (du moins du petit véhicule, Asie du sud) : tout est fait de relations sans substances, tout est interrelation de phénomènes.

Le 2^e pied, *c'est l'économie du don*, l'échange entre les laïcs et les moines dans la communauté : le laïc apporte des offrandes aux moines (ou au temple) pour gagner des mérites ; en contrepartie les moines, par leur méditation, apportent l'illumination ou l'éveil du laïc ; il y a une répartition des fonctions entre les moines et les laïcs, un fonctionnement social. On peut dire une économie du don intéressé de la part du laïc, désintéressé de la part du moine.

Le 3^e pied, *c'est la libération de l'ego*, un ego qui du reste n'existe pas. L'estime de soi n'a donc aucun sens, car elle appartient au monde provisoire, illusoire, celui des apparences.

Je rappelle que le fameux « éveil » n'existe que du point de vue provisoire et illusoire de l'être non réalisé. Pour l'être réalisé, cela n'a aucun sens.

Cela se fait par la méditation, qui s'entend soit dans le sens de cette métaphysique exigeante, sèche, très austère, soit au sens plus psychologique : on recherche l'effet de pacification de la douleur et des désirs superficiels ; c'est une discipline de vie, avec association des vertus et de la sagesse.

Pour beaucoup de bouddhistes occidentaux c'est bien cet allègement de la souffrance qu'ils recherchent, et pas la métaphysique.

Certains vont jusqu'à promouvoir des expériences concrètes des bouddhistes engagés – comme Bernie Glasman à New York, qui recherche la méditation en action, il a créé une boulangerie et fournir de l'aide aux sdf- mais c'est une forme tout à fait moderne.

De même le désir de transformer la société (*soka gakkai* ou Méditation transcendantale, changer en injectant des valeurs et des pratiques).

Auparavant le versant social du bouddhisme était celui de la société où il était inculturé ; la religion c'était la quête intérieure de la libération, se libérer des codes sociaux.

Ce que les religions peuvent apporter dans le monde où nous sommes

Société et religions

Il faut d'abord savoir dans quel monde nous sommes, du point de vue des religions, et c'est la question de l'apocalypse d'une part et de la gnose même si là je m'avance en terrain glissant étant donné la présence de Jean-Baptiste de Foucauld.

Cela dépend du niveau de diabolisation où elles placent l'époque : pour l'islam et certains groupes chrétiens comme certains amis pour citer les plus « purs », la modernité est une calamité ; nous nous éloignons toujours plus d'une société religieuse, régie par la « loi ».

Pour les chrétiens moins fondamentalistes, nous sommes dans les « derniers temps » depuis la mort de J.-C. et l'attente de son retour ; l'apocalypse est ici, si bien que l'époque que nous vivons, comme toutes les précédentes, même celles qui pour certains traditionalistes passent pour avoir été des merveilles pour la foi (le Moyen Âge), sont marquées à la fois par la présence de J.-C. et par l'attente de son retour.

La foi pour un chrétien n'est donc pas de l'ordre de la certitude et de la vérité : il y a des signes ; tautologiquement, la foi est la foi.

Pour les bouddhistes nous sommes depuis le 12^e siècle (en gros) dans l'ère de la décadence de la loi. Il y a une déperdition progressive de la source qui est parfaite. Mais plus on avance dans la décadence, plus l'enseignement se diffuse dans la société, plus il est facile d'accès ; la modernité est

donc bienvenue en ce sens. A condition d'une fidélité absolue à la tradition, en particulier dans les règles canoniques de l'ordination : pas de femme ordonnée par exemple parce que, s'il y en a eu du temps de bouddha, à son corps défendant du reste, la tradition s'est rompue, et il n'est pas possible de recréer quelque chose qui a disparu. Donc un très grand conservatisme.

Il faut savoir aussi ce que veut dire « religion » dans le monde où nous sommes.

On peut dire qu'il y a « sortie de la religion » au sens de Gauchet ; c'est-à-dire que les religions cessent d'être structurantes de la société.

Elles ne disparaissent pas, elles n'ont jamais disparu, elles ont toujours offert des ressources aux gens, et toutes sortes de ressources à toutes sortes de gens, depuis un fondamentalisme littéraliste jusqu'à des dimensions purement psychologiques en passant par des ferments nationaux ou des marqueurs identitaires.

Ce qu'on peut dire c'est qu'il y a une standardisation au sens d'une confessionnalisation des religions, dès lors qu'elles sont distinctes de la culture (repères doctrinaux et de pratique).

La culture ambiante n'étant plus religieuse, les religions deviennent des organisations comme les autres.

Séparation de la religion et de la culture, et par ailleurs ignorance (Olivier Roy, « La Sainte ignorance », reste le meilleur livre à mon sens sur les caractéristiques actuelles du fait religieux Mais qui n'a pas eu un écho à sa mesure, étrange ?).

Des ressources de sens à la même enseigne que les arts ou la philosophie.

Des pourvoyeuses de communauté et d'identité – pour certains chrétiens, la foi en Dieu ou en la qualité messianique de jésus joue peu de rôle-.

D'où la réflexion de Habermas sur une société post séculière, qui puisse faire entrer les religions dans la raison publique à condition qu'elles traduisent leur contenu dans un langage qui est celui de la rationalité et du dialogue.

Mais on voit bien que l'on est bloqué ; car il suffit qu'une religion refuse cet effort qui n'est du reste pas évident pour qu'elle soit exclue de la raison publique et donc la communauté privée de cette ressource de sens.

D'autant que certaines personnes trouvent des ressources dans la religion en tant qu'elle présente une rupture par rapport à ce monde – c'est une question que l'on trouve dans le catholicisme - ô combien !-, entre l'accueil de la femme adultère mais le refus de la communion aux divorcés remariés.

Un problème auquel peut répondre la dialectique juive de l'ouverture et de l'intransigeance.

Donc on ne sait pas comment les religions peuvent apporter à la collectivité, sinon par le travail social, ce qui peut également poser des problèmes sociaux, car, par exemple, c'est ce que font les frères musulmans et ce qu'a fait Khomeiny dans l'Iran du Shah.

Au sens collectif, global, ce n'est pas évident, à part dans certains comités d'éthique, mais il faudrait comprendre pourquoi les religions ont plus investi ces zones, alors qu'il pourrait paraître qu'elles sont aussi légitimes dans les questions financières.

Mais on sait comment a fini la théologie de la libération et par exemple le nouveau pape, dans son écoute de la pauvreté, reste dans l'optique traditionnelle de l'église – de la charité.

Quand elles interviennent sur les questions financières, c'est en mobilisant des registres éthiques : par exemple les banques islamiques, ou les structures européennes d'églises ⁴.

- Certains chercheront dans la religion plutôt la pratique, d'autres plutôt l'identité ; Il semblerait qu'en l'occurrence les deux ne fassent qu'un : le « regain d'intérêt pour la pratique » est d'abord un regain d'intérêt pour les pratiques collectives, c'est-à-dire pour les pratiques qui participent à la réactivation d'une identité collective (cette analyse est vérifiable dans le cas de l'islam en Europe ; au-delà, c'est sans doute discutable)

- d'autres, un service psycho spirituel, et on voit bien que les gens se dirigent là où ils veulent et donc changent aisément de religion – « le pèlerin et le converti » de Hervieu- Léger. On parle alors de bricolage.

Donc la religion est un moyen de « se » retrouver (ce qui peut être le plus souvent se décentrer, quitter les oripeaux du moi).

Les églises, atteintes de la même suspicion que les autres institutions, sont accusées de trahison du message, de s'en tenir à de la tradition culturelle voire à du folklore, et les choix vont vers de nouvelles communautés. Ce qui est souvent très fort dans ce cas, c'est la recherche d'une transmission de maître à disciple (dans le cas des gourous indiens ou des confréries soufies ou du hassidisme, de certains ordres comme cet « institut religieux » que sont les Fraternités Monastiques de Jérusalem autour de Pierre-Marie Delfieux).

On voit assez bien alors à quel manque cela répond ; et il y a un souffle de protestantisme dans ces courants qui recherchent l'authenticité du message et on peut dire que le protestantisme est la matrice indirecte de toutes ces nouvelles approches du religieux, avec l'authenticité, à la manière de Taylor, du choix individuel et de la récusation des prétendues scories de la tradition ; le thème de la trahison vient plutôt de l'islam fondamentaliste d'inspiration wahhabite, qui construit en partie sa théologie sur ce motif. L'authenticité est le maître mot de ceux qui recherchent soit des courants innovants, soit des courants apparemment immuables (la messe en latin).

Ce qui est évident c'est que les religions ne sont pas des formes fixes, mais qu'elles sont acculturées, et donc qu'elles ressemblent au monde où elles sont, non pas forcément qu'elles leur ressemblent absolument, mais il y a un ajustement de l'offre et de la demande.

Mon cas précis, apprendre à ne pas se croire arrivée.

- être toujours remis en route
- Ne pas s'enfermer dans une voie
- Se laisser toujours touché par la vérité de l'autre,
- Etre toujours dans la dette

Savoir pour un chrétien que le non chrétien sait quelque chose de Jésus que j'ignore.

⁴ Analysées par Grannec et Massignon (Les religions dans la mondialisation. Entre acculturation et déculturation, 2012)

Donc ce que les religions ont à apporter à la postmodernité : il faut dire que les religions semblent s'en réjouir, puisque disparaît comme référence suprême ce qui les aurait évincées selon une vision linéaire de la sécularisation, à savoir la raison et la foi en l'avenir. En effet, la ressource pour les gens c'était auparavant la certitude du progrès : « je vis une vie pénible, mais mes enfants auront une plus belle vie, et l'humanité va vers le mieux ». Cette foi est tombée, et les utopies techniques deviennent des cauchemars de science fiction.

Pour autant les religions ne semblent pas s'appuyer essentiellement sur la foi en l'avenir comme elles le faisaient par exemple au Moyen Âge ou à l'époque moderne – pour les chrétiens le paradis et l'enfer-, mais plutôt se centrer sur l'ici et maintenant, la pratique, l'identité, culte du présent, bonne gestion et recherche du bien-être.

Les religions se présentent souvent comme ce qui permet de vivre mieux l'ici et maintenant, proposant d'autres modes de régulation, d'autres modes de socialisation : celui de la communauté, de la tribu, qui correspond bien à la fragmentation de l'individu reflété dans la fragmentation de la société, en de multiples groupes.

Raison, modernité et religions

Mais il y a un paradoxe, car si les religions devraient se réjouir du détronement de la raison triomphante, en fait ce sont elles aussi qui viennent à son secours (islam des lumières, discours de Ratzinger sur la raison etc.) ; et de même qu'elles ont lutté contre l'État, notamment en France, aujourd'hui elles demandent une reconnaissance, et ce n'est pas seulement pour l'argent ; elles luttent aussi contre les émotions et le sentiment, et proposent une contre-culture, qui entend cependant se servir des structures étatiques en place ; cette lutte contre l'ignorance, où certaines églises se retrouvent auprès de certains politiques, les « non laïcards », nourrit la question de l'enseignement du fait religieux, qui est particulièrement actuelle.

Les religions luttent contre la société éclatée, où elles ont cependant une voix à faire entendre, plus que dans la modernité où la souveraineté de l'État l'emportait, en droit sinon en fait ; mais il y avait comme un tandem des deux ; les religieux fondamentalistes ne demandent ni la reconnaissance de l'État ni d'accords pour les écoles. Le paradoxe est donc que les églises viennent au secours des structures « modernes » qui les ont le plus mis à mal et veulent donc humaniser la modernité, avec une relecture de l'histoire : que le projet moderne a échoué car il lui manquait les religions, ce qui oblige notamment à revoir le grand récit de la sécularisation.

Donc il y a deux tendances : ceux qui cherchent des ressources dans les religions pour faire marche arrière dans la modernité ; et ceux qui le font pour au contraire faire un saut en avant.

La plupart défendront cependant l'idée de la religion comme « voie » en disant qu'elle est un moyen de retrouver sa réalité profonde alors qu'on n'a pas accès sinon à l'authenticité de l'être, mais seulement à l'ego passager et ils insisteront, au-delà des différences de forme et de dogme, sur les points communs anthropologiques des religions : la dimension d'initiation, le rôle de l'éducation spirituelle qui aide chacun à devenir un être accompli, détaché des oripeaux du moi qui est souffrance, velléité et volonté de pouvoir.

Dès lors les religions paraissent difficilement être ce qui aidera à retrouver l'estime de soi, encore que la plupart, chacune sous sa forme propre, prononce la maxime soufie : connais toi toi-même et tu connaîtras ton seigneur.

Or, cela ne se fait pas seul, mais nécessite une guidance, un compagnonnage, etc. on peut dire que la relation maître disciple est une étape sur le chemin de l'estime de soi : untel prend soin de moi, il me consacre du temps, j'en vauds la peine ; mais de toutes façons il s'agit de se dépouiller du faux moi et des ambitions mondaines.

Et pour les religions adhérent à un dieu personnel, l'idée est de penser que Dieu m'aime moi aussi, que si vilain que je sois, il me donne son amour, sans que je le mérite, parce que j'en suis digne absolument. Et il semble que cela doive suffire pour retrouver l'estime de « soi », car l'absolu de l'amour de dieu se transforme dans le relatif de la confiance en soi.

Religion et spiritualités

Je parle là bien de religion et non pas de spiritualités et il faut revenir sur la distinction entre religions et spiritualités, car c'est le sujet, malgré les apparences. Je n'ai pas parlé jusqu'ici de spiritualité, me contentant d'évoquer les confessions. Il ne s'agit pas de donner une définition de la religion, car c'est quelque chose qui a varié au fil du temps, par exemple la reconnaissance des autres religions est quelque chose de très récent dans le christianisme (auparavant les autres étaient considérées comme de la superstition). Il semble cependant qu'une religion a un projet social et politique, même si nous vivons dans la sortie de la religion, par opposition aux spiritualités qui, comme leur nom l'indique sont désincarnées. Aujourd'hui, les spiritualités sont vécues souvent comme des produits de la modernité et ne revendiquent pas une tradition en filiation directe.

Toutes les religions ont, en leur sein, différentes tendances, dont une partie spirituelle ou mystique, mais il semble qu'il y a quelque chose qui résiste dans les religions et qui ne les aligne pas sur des spiritualités.

Je vais dire quelque chose de paradoxal ; alors que les spiritualités ressemblent parfois à du coaching spirituel, et rejoignent quelquefois le développement personnel, renforçant donc l'estime de soi, ce serait le projet collectif, politique, charnel des religions qui pourrait en faire des lieux de ressources, à condition toutefois qu'elles acceptent les vertus de la modernité :

- les acquis de l'herméneutique
- le rejet du concordisme par exemple,

et à condition qu'elles renoncent à l'idée de « pureté » et ne s'opposent pas à la culture. Car débarrasser la religion de tout ce qui relève de la culture conduit droit au fondamentalisme et c'est la démarche même par exemple des salafistes.

Dimanche matin

Atelier sur les trois sphères de Honneth

Propositions d'actions

Dimanche matin

« En conclusion des travaux quelles propositions autour des trois sphères de la reconnaissance chez Honneth : famille, travail , société ? »

L'éducation et famille

- Reconnaître que l'enfant est une personne qui doit être écoutée. Faciliter l'expression des émotions entre l'enfant et les adultes
- Accepter que dans la famille il y ait une transmission
- Favoriser la construction libre de son projet, reconnaître les différences et les singularités de chacun, développer la créativité à l'école
- Proposer de relais et des ouvertures à la famille (contre la famille cocon)
- Encourager toutes les expériences créatrices, les expériences innovantes et les pédagogies alternatives
- Développer l'apprentissage par la nature ainsi que les différentes formes d'expression artistiques
- Que l'éducation soit basée sur la reconnaissance et l'estime de chacun plutôt que sur la compétition et les comparaisons normatives.

Le travail

- Ecoute, reconnaissance et valorisation des talents et des compétences de chacun
- Valorisation de la notion de mission replacée dans une vision de l'avenir de l'entreprise dans ses dimensions personnelles et collectives
- Cohérence et transparence des informations, et des projets individuels et collectifs

La société

- Face à la montée des discriminations, favoriser les initiatives, les lieux d'expression et de rencontre transversaux pour construire du relationnel qui ouvre à l'altérité.
- La proposition 21 du Pacte civique : affecter une part des budgets à l'expression, à l'organisation de forums citoyens pour leur permettre de co-construire les politiques qui les concernent.
- Favoriser l'expression de chacun et la confiance en l'autre par la réalisation de micro-actions

CONCLUSIONS DE L'UNIVERSITE D'ETE par **Jean-Baptiste DE FOUCAULD**, Président de l'association

Notes de séance de Patrick Brun

Nos travaux ont mis en valeur les **cinq points suivants**:

Le concept d'estime de soi est-il pertinent ?

Faut-il promouvoir l'estime de soi, ou faut-il au contraire s'en méfier ? L'estime de soi est tiraillée entre le double risque de la survalorisation et de sous-valorisation. Il y a un juste niveau d'estime de soi, qui n'est ni excès ni insuffisance, mais plutôt confiance, capacité d'agir, « capabilité ».

Pourquoi cette question se pose t-elle aujourd'hui ?

L'individu post moderne est de plus en plus auto-référencé. Il ne se sent pas en dette vis-à-vis de ses parents et de son pays. Il masque ses fragilités. Il ne peut s'estimer que par la performance. La

modernité a apporté les deux changements suivants qui donnent plus d'acuité à la question de l'estime de soi :

- Il n'y a plus de cadre hiérarchique stabilisé. Leur présence pouvait provoquer l'enfermement, mais aussi constituait des repères. L'homo hiérarchicus, avec sa chaîne d'estime descendante, a disparu.
- Les références métaphysiques donnaient de l'estime à chacun. Dieu nous appelle, nous aime et nous pardonne. Il y avait aussi pour les non croyants du symbolique qui donnait de la valeur à chacun.

Aujourd'hui chacun doit combattre pour obtenir de l'estime de soi dans le regard de l'autre. A cet égard, les deux voies suivantes sont offertes :

- La voie toxique par la consommation, l'argent, le pouvoir
- Le service aux autres, la création, le travail ou la spiritualité

Notre système social navigue « à l'estime » entre ces différentes tendances. Les personnes qui sont privées des différentes formes de l'estime de soi sont plus en difficultés qu'auparavant, car il n'y a plus les mêmes supports inconditionnels qu'avant. Quant aux autres, ils sont peu présents aux fragiles parce qu'ils ne veulent pas voir leur propre fragilité ou leur propre vulnérabilité, alors que celles-ci pourraient être des vecteurs de compréhension des autres. Or, si l'on aide en s'appuyant sur ses forces, c'est en reconnaissant ce que l'on a de fragile qu'on comprend et qu'on écoute.

Comment travailler au niveau individuel ou de l'inter-subjectivité ?

Diverses situations de manque d'estime de soi se rencontrent : la carence d'être, par inachèvement ou par handicap ; ou une épreuve difficile à surmonter (le chômage, par exemple, remet en cause l'image de soi) ; ou des actes non désirés, dont on a honte, qu'on n'aurait pas voulu faire (il est important alors de s'accepter alors sans se résigner).

Trois choses sont nécessaires :

- un travail permanent sur soi-même, c'est l'impératif catégorique ;
- ne pas rester seul mais être capable de demander à l'autre ;
- aller vers l'autre, notamment quand ça va bien.

Il faut affirmer la singularité, l'unicité et l'éminente dignité de la personne. Chaque être est un chef d'œuvre plus ou moins accompli. La reconnaissance inconditionnelle et exigeante de l'autre fonde l'estime de soi raisonnable. Elle doit être portée par la culture collective et individuelle.

Il en résulte que l'estime de soi ne doit pas être supérieure à l'estime de l'autre. D'ailleurs, plus on développe l'estime de l'autre, plus la question de l'estime de soi est relativisée. En un mot, l'estime, comme le don, doit circuler.

La dimension politique

Il y a une hypertrophie de l'économie dans nos sociétés. Celle-ci s'est développée, car celui qui invente un procédé plus compétitif élimine ceux qui ne veulent pas suivre (cf. le processus de « destruction créatrice » de Schumpeter). D'où le problème permanent du chômage de rattrapage

qui appelle des mécanismes de compensation. D'où une légitimation croissante du désir qui bute aujourd'hui sur les limites de la nature ainsi que sur les inégalités et les exclusions.

Il faut donc inverser ce processus, développer plus la richesse démocratique et moins la richesse économique, réduire l'écart qui s'est créé entre les deux en raison, élargir les sources de l'accès à l'identité et à l'estime de soi qui doivent être moins dépendantes des performances économiques. Cela suppose de redire la valeur spirituelle de la démocratie, sa vocation à mettre chacun en mesure de donner le meilleur de lui-même et de la valeur de la personne, sacraliser la personne dans son rapport à autrui en reconnaissant sa singularité.

Un troisième terme est nécessaire entre soi et l'autre, c'est l'idée de totalité qui les contient, les dépasse et les réunit. La fonction de l'altérité, de la singularité et de la différence est d'enrichir la totalité ; c'est ainsi qu'elles doivent se concevoir et se dépasser, et cette totalité là est tout sauf totalitaire. L'universalisme doit fonctionner autrement, non plus par assimilation de l'autre, mais par agrégation des différences. D'où l'importance des échanges sur les patrimoines symboliques de chacun.

La dimension spirituelle et humaniste

Nous avons à travailler sur le méta-religieux : considérer les différentes religions comme les déclinaisons d'une grammaire commune et confronter celle-ci aux apports des sciences modernes. Sachant que si la personne athée a du mal à expliquer la musique, la beauté et l'organisation du monde, le croyant est, lui, confronté à la question du mal. Sachant aussi que, dans les grands moments spirituels, immanence et transcendance se rejoignent, horizontal et vertical s'articulent.

En définitive, quel est le Dieu en lequel nous croyons ou nous ne croyons pas ? Le lien est fort, bien que subtil, avec l'estime de soi, cet estime ne pouvant être le même selon les cas.

EVALUATION DE L'UNIVERSITE D'ETE 2013

Les évaluations transmises ont été peu nombreuses (6 ou 7)

Les appréciations sont donc, dans leur majorité, individuelles sauf sur certains points cités.

Les appréciations sont dans l'ensemble très positives. Le thème a été apprécié, les échanges ont été jugés de qualité et même de grande profondeur pour certains. Les intervenants ont été estimés très intéressants, un peu universitaires pour certains dans l'exposé de S.Taussig. Le lieu est unanimement plébiscité malgré des réserves sur la table et le service.

1. La programmation

En positif :

- Bon choix du thème (plusieurs)
- Bonne organisation des groupes (plusieurs)
- Rythme estimé dense, voire intense mais ce ne semble pas critiqué (plusieurs)
- On juge intéressant de commencer par un atelier impliquant

En négatif :

- programmation un peu flou. Manque une note de cadrage
- A manqué un stand de livres, une table de presse (2)
- A manqué un tour de table sur ce que les gens ont retiré de la session

2. Conditions matérielles de l'accueil

En positif :

- Le lieu, son cadre, la proximité de la communauté des carmes (plusieurs)
- Les salles

En négatif :

- La nourriture jugée peu digeste, mal équilibrée (plusieurs)
- Le service peu convivial
- L'hébergement un peu spartiate mais dont le prix n'est pas dissuasif
- L'absence de micros
- L'absence de badges (2)

3. Le contenu

En positif :

- Les groupes de travail ont été très appréciés (plusieurs)
- Les intervenants et en particulier Jean Caron ont beaucoup intéressé (plusieurs)
- Les contenus ont été jugés très riches et ressourçants
- L'exposé de Jean-Baptiste
- Le film de Mme Barroche a beaucoup plus en particulier par son côté émouvant (plusieurs)
- La méditation du matin a été citée comme appréciable

Appréciations plus nuancées :

- Les plénières auraient pu être plus succinctes
- Certains ont aimé la soirée danse
- L'intervention de Sylvie Taussig qui a paru fort intéressante a été estimée par l'un mélanger de façon excessive analyses et jugements personnels, par un autre dit trop rapidement et par un troisième un peu universitaire.
- On a regretté l'absence d'apport sur les travaux de psychologues sur estime de soi et résilience (C.André est cité)
- On a regretté l'absence de dimension spirituelle
- On a regretté l'absence de soirée musicale conviviale

TEXTES DE LECTURE

(en accompagnement des ateliers)

1. L'estime de soi-quelques références dans la littérature universitaire
2. Christian SAINT-SERNIN : Les trois sphères de la reconnaissance chez Axel Honneth. Conférence D&S.
3. Jean CARON : Les contradictions de l'individualisme. Revue Christus L'estime de soi.n°232 Oct. 2011
4. Jean-Marie GOURVIL : Ecouter la souffrance, mobiliser les ressources locales
5. Christian SAURET : Dans le monde du travail. Entre survalorisation et dévalorisation de soi. Revue Christus L'estime de soi. n°232. Oct.2011
6. La résilience. Résilience et spiritualité. Le réalisme de la foi. Cahiers du BICE. 2012

L'estime de soi - l'image de soi - la confiance en soi

(Quelques références dans la littérature universitaire⁵)

Certains courants de réflexion en sciences humaines ou en philosophie apportent leurs définitions sur ces concepts de confiance en soi, image de soi et estime de soi. Notre choix va porter à la fois sur le versant de la psychologie avec Virginia Satir et du côté philosophique avec les points de vue de Paul Ricœur commentant les positions de Kant.

Du côté de chez Virginia Satir (1)

L'**estime de soi** peut être définie comme l'appréciation favorable de soi-même ; c'est donc une évaluation, un jugement de valeur à propos de soi, cela suppose bien entendu d'avoir une représentation de soi : les éléments constitutifs de son **image de soi** (apparence physique, traits de caractères, nos qualités, nos défauts sur le plan comportemental, nos compétences,

(1) Psychothérapeute américaine, a longtemps travaillé en thérapie familiale et a développé tout un travail d'observations sur la notion d'estime de soi.

nos possibilités, nos limitations, notre position sociale, le sentiment de notre valeur en tant qu'être humain, notre valeur personnelle) .

Virginia SATIR insiste sur l'importance et la valeur intrinsèques de l'être humain. « *Pour avoir de la valeur, il n'y a rien à faire, il suffit d'être... c'est de la prise de conscience profonde de cette valeur intrinsèque et inaliénable que vient l'estime de soi* » (Satir Virginia (1967), ED. Celestial Arts, p. 67)

On peut résumer simplement l'**estime de soi** à un jugement personnel, au produit d'une évaluation cognitive sur soi-même, avec comme corolaire la **confiance en soi** qui est le sentiment qu'éprouve celui qui sait qu'il peut compter sur lui-même pour faire face aux circonstances et aux défis de la vie.

Du côté de chez KANT :

En référence à *La critique de la raison pratique* de KANT :

« *l'estime de soi... ce sentiment d'élévation, face positive inverse du sentiment de coercition contrastée du respect* » et à Paul Ricœur de souligner : « *Si l'estime de soi est bien, comme nous l'avons admis, l'expression réflexive de la visée de la « vie bonne », elle semble tomber sous le couperet Kantien...* » (Ricœur Paul (1990) Essais Points p. 250).

Kant écrit, au sujet « *du respect pour son propre être* », que « *ce sentiment (qui est unique en son genre) est le fondement de certains devoirs, c'est-à-dire de certaines actions qui peuvent se concilier avec le devoir envers soi-même* ».

⁵ Mémoire de Michel Rival, Diplôme universitaire en histoires de vie en formation (DUHIVIF) Nantes, 2013.

Ainsi, l'étude de l'estime de soi nous plongerait au cœur de la moralité.

L'estime de soi c'est le respect de sa propre valeur. Le respect de l'humanité dans notre propre personne, en tant que respect de la valeur que nous confère l'humanité dans notre personne et le fondement subjectif des devoirs envers soi-même.

On peut distinguer deux grands sens de l'expression d' « estime de soi » :

- **L'estime de soi dans son sens subjectif**, c'est un sentiment qui s'éprouve dans l'intériorité de sa conscience, à l'abri des regards d'autrui. Le respect qu'un tel éprouve pour la valeur de la nature humaine dans sa personne nous en a fourni un exemple.
- En revanche, **l'estime de soi en son sens objectif**, c'est l'estime de soi telle qu'elle peut se manifester extérieurement à autrui. C'est la manière objective dont on fait preuve de l'estime subjective que l'on a pour soi-même. Il s'agit alors d'une action ou d'une manière d'agir, la façon dont un homme agit objectivement lorsqu'il s'estime au sens subjectif, l'expression visible du sentiment d'estime de soi invisible.

Pour clore sur ces notions, rappelons que **l'estime de soi** est intimement liée à **la confiance en soi et à l'image de soi**.

L'image de soi est le produit de la façon dont nous croyons que les autres nous voient. C'est l'idée que chacun se fait de son identité physique (apparence) et psychologique.

C'est à dire, l'image que nous renvoie notre corps à l'interprétation qu'on en fait et la façon dont on se juge, sur le comportement entre les aspirations et les succès de chacun.

L'image de soi regroupe plusieurs composantes: apparence physique, traits de caractères, nos qualités, nos défauts sur le plan comportemental, nos compétences, nos possibilités, nos limitations, notre position sociale, le sentiment de notre valeur en tant qu'être humain, notre valeur personnelle.

Concernant les concepts abordés : **Reconnaissance et estime de soi**, la pyramide des besoins d'Abraham Maslow (psychologue américain) met en évidence cinq niveaux de besoins à satisfaire pour l'être humain.

Au quatrième niveau (avant dernier) apparaissent les besoins de reconnaissance et d'estime



LES 3 SPHERES DE LA RECONNAISSANCE CHEZ AXEL HONNETH

CHRISTIAN SAINT-SERNIN

Axel Honneth considère que la « reconnaissance » est l'un des phénomènes les plus répandus parmi les hommes; il en fait l'expérience originariaire à travers laquelle se constitue à la fois la subjectivité et la société, le « devenir soi-même » et le « devenir social ». Comme pour Hegel, c'est dans une lutte à mort que les sujets (individuels ou collectifs) se font reconnaître comme « maîtres » ou comme « esclaves », à moins qu'ils ne se hissent à un dépassement de cette dialectique ! Le ressort caché de toute histoire humaine (dans laquelle le « mépris » reste la chose du monde la mieux partagée...) c'est la recherche d'une reconnaissance ! Mais pour Honneth, celle-ci commence bien avant l'émergence du « sujet » et de la « conscience », dans des « interactivités » qui mettent au monde toute existence humaine de façon bien différenciée selon les environnements sociaux et les cultures : pour lui, il n'y a pas d'antériorité des consciences individuelles qui seraient amenées à s'affronter et qui pourraient se surpasser dans une dialectique, mais il y a **d'abord** des interactivités multiples d'où émergent des consciences fort différentes et fort mouvantes selon les contextes et qui entendent bien faire reconnaître leur singularité. Pour notre société moderne, cette recherche de reconnaissance se déploie à 3 niveaux :

11. La sphère intime des relations affectives où l'on peut prendre **confiance en soi**. Les apports de la psychologie de l'enfant et de la psychanalyse explicitent ce que la littérature et le sens commun nous disent de l'expérience structurante de l'amour pour la constitution du « soi » : c'est du bien aimé que l'on se reçoit, c'est de la « chair » de l'autre que l'on découvre sa propre « chair », avec tout ce que cela comprend d'incongru, d'insoupçonné, de surprenant... et qui échappe à la conscience et à la volonté ! Dans l'amour, chaque partenaire se découvre lui-même à travers la « reconnaissance » de l'autre.

Winnicott et les psychologues de l'enfant expliquent comment les soins prodigués par la mère, ses sourires et ses gestes suscitent chez l'enfant ses premières pulsions et comment, vers le 9^{ème} mois, il prend conscience que la mère a une conscience distincte face à laquelle émerge la sienne propre. Le jeune enfant se détache de la symbiose maternelle en créant un espace intermédiaire où il joue avec l'« objet transitionnel » et où il se reconnaît une place malgré l'absence qui lui est imposée. Cette confiance affective en soi devient constitutive de la personnalité ; elle permet d'affronter la réalité, de rencontrer l'autre et d'accéder à un discernement moral de façon apaisée.

George Mead résume ces interactions en expliquant que le « moi » naît du regard de l'autre sur moi et des réactions que l'autre manifeste face à mes propres réactions... soit du mépris, soit de la reconnaissance... qui suscitent à leur tour agressivité ou confiance !

Dans notre société moderne, cette « reconnaissance » par l'entourage proche est beaucoup plus volatile que dans les sociétés et dans les familles traditionnelles ; mais si elle est plus aléatoire et

davantage semée de « suspens », c'est sans doute parce que cet environnement affectif et ces familles sont beaucoup plus mouvants, mais c'est aussi parce que chacun en est beaucoup plus détaché ! Les individus se sont libérés de leurs liens traditionnels et familiaux... mais cette indépendance se paye au prix fort, par une raréfaction des lieux naturels de reconnaissance... et la « confiance en soi » en est devenue beaucoup plus problématique...

12. La sphère sociétale des relations juridiques où l'on peut acquérir le respect de soi. Le droit nous donne des droits et des devoirs, et la modernité ne cesse de les élargir, sous la pression des luttes sociales et politiques; il nous rend légitimes pour participer au débat public (ce qui est particulièrement sensible quand on en est privé !) et nous permet ainsi de contribuer à la formation d'une volonté discursive. Il nous rattache à une communauté nationale et même internationale qui, le plus souvent nous apparaît complètement abstraite et lointaine mais qui se rappelle à notre bon souvenir quand on passe les frontières ou quand les malheurs de l'existence nous amènent à faire appel à la solidarité nationale... et qui de ce fait reste potentiellement chargée de puissances multiples et « universelles » à l'intérieur des frontières nationales, indépendantes de nos qualités particulières. Mais cette institution d'un ordre juridique n'apporte pas seulement à tous les individus quels que soient leurs particularités le droit à la « reconnaissance » d'une appartenance à telle ou telle communauté avec tous les droits particuliers qu'il entraîne (c'est-à-dire la reconnaissance d'une série de créances), elle apporte aussi le droit à la reconnaissance par tous de chaque individualité dans son intégrité et avec ces particularités propres (relatives à son mode d'existence ou à son échelle des valeurs...)

Bref, ce droit nous reconnaît à chacun une existence autonome, il impose à tous, y compris à soi-même, le « respect de soi », dans toutes ses composantes... si tant est que ces droits ne restent pas purement formels... du fait de conditions matérielles et d'inégalités qui empêchent concrètement de les faire valoir !

Et si l'actuelle mondialisation apparaît à certains revêtue de violence, c'est qu'à travers les « désaffiliations », les « dérégulations » et les « précarisations » qu'elle engendre, elle fragilise le droit, ou du moins son exercice, là même où le droit apparaît le plus sensible : ce ne sont pas de froides réglementations techniques qui sont ici remises en question, mais bien plutôt, un certain nombre de droits fondamentaux (droit au travail, droit au logement, droit à choisir son mode de vie, droit à constituer dignement une famille...) à travers lesquels chacun pressent qu'il peut accéder au « respect de soi » !

13. La sphère intermédiaire des pratiques sociales où l'on peut gagner l'estime sociale, sans laquelle l'estime de soi n'est guère possible ! C'est sur cette sphère-là des activités professionnelles, associatives ou amicales que nous concentrerons davantage notre attention, car c'est là que le « pacte civique » peut déployer ses propositions (sans ignorer pour autant les interférences avec les deux autres sphères).

Si dans les sociétés traditionnelles, c'était le rang de naissance, le statut professionnel ou l'appartenance à telle ou telle communauté familiale ou sociale qui conféraient l'estime sociale et qui façonnaient les systèmes de valeur (le code l'honneur pour les nobles, la valeur travail pour les manants !) dans notre modernité, chacun a acquis la pouvoir (théorique...) de conquérir cette estime

par ses qualités propres et par ses compétences personnelles ! Le travail, le business, l'école, les formations, les hobbies, le sport, les loisirs ou le voisinage offrent de multiples occasions de gagner l'« estime des autres »... à l'intérieur de cadres de référence qui évoluent de façon fort contradictoire : à la fois dans le sens d'une individuation (« chacun son chemin, chacun ses valeurs... ») et dans le sens d'un formatage uniformisant par les média et par les modes de production et de consommation...

Or dans notre société post-moderne, cette recherche de l'estime d'autrui a complètement changé de rythme et de tonalité : comme nous avons commencé à l'indiquer dans l'introduction, c'est devenue une véritable « foire d'empoigne » où chacun cherche à tirer son épingle du jeu sans guère de cohérence ni de continuité ! Sur les bancs de classe comme dans les ateliers ou dans les bureaux, sur les stades comme dans les orchestres, dans les labeurs de la semaine comme dans les loisirs du Week End, nous sommes continuellement pris dans une ambiance de compétition où chacun doit faire ses preuves ! Et beaucoup restent sur le banc de touche...

Théoriquement le nombre incommensurable des possibilités multiplie les chances de réussite : si on ne réussit pas dans un domaine, on peut toujours briller dans un autre... ou plus tard... Mais globalement, il n'en va pas ainsi... La proportion de personnes qui se sentent mal reconnus est bien plus forte que dans les sociétés traditionnelles ; le mépris semble n'avoir jamais été autant ressenti... malgré la vogue des valeurs de tolérance et de respect ! Pour certaines catégories de population (les femmes, les jeunes, surtout ceux des banlieues, les Beurs, les homosexuels...) l'estime sociale semble particulièrement difficile à décrocher sur les lieux de travail et plus largement dans la vie sociale... Et quand, par chance, elle est enfin acquise, elle reste instable et peu durable !

Du coup, ne se sentant pas estimés par les autres, beaucoup de nos concitoyens perdent l'estime d'eux-mêmes et deviennent beaucoup plus fragiles, et par contrecoup, souvent « indécis » ou « irrésolus »...

Plusieurs explications peuvent en être données :

-la dissolution des communautés de base (communautés de travail, de métier, de voisinage, de langue...) qui garantissaient à chacun sa part de reconnaissance... de façon durable et solide, quels que soient les accidents de la vie.

-la mobilité des personnes tant géographique que professionnelle qui détruit chaque fois les foyers de reconnaissance.

-la fragilisation de toutes les relations humaines qui, à l'image des relations de couple, donnent une part plus grande à l'affectivité... et aux revirements d'humeurs et d'appréciation.

Mais la principale explication est à rechercher du côté de la grande fluidité des cadres de référence qui, seuls, permettent de reconnaître aux personnes telle ou telle valeur et qui, dans notre société sont particulièrement changeant, disparates, complexes, voire absconds. Comment en effet se faire reconnaître par des groupes qui ne partagent pas du tout les mêmes valeurs, ou qui en ont changé, ou qui ignorent nos propres valeurs ? Quelle estime peut-on attendre quand un relativisme

généralisé des valeurs amène chacun à se calfeutrer dans son « quant à soi » et à se refuser à toute question au voisin au nom d'une tolérance dépersonnalisée qui, pour éviter de « heurter », nourrit en définitive l'indifférence et l'isolement ? Comment gagner l'estime de personnes qui « par principe » ne s'intéresseraient pas à nos principes ? Mais alors, quel principe, quel cadre de référence peut amener notre société post-moderne à « redistribuer » de l'estime à chacun de ses membres quel que soit ses valeurs et son mode de vie ?

Sans doute la réponse n'est-elle pas à chercher du côté de « super-principes » ni de « méta-valeurs » mais d'actions collectives qui ont sans cesse à se renouveler dans la dramaturgie des reconnaissances insatisfaites. Et c'est là que le politique⁶ a une place à prendre : face à l'emprise de l'économie et des médias qui « traduisent en valeurs » la théorie du « choix rationnel » qui en définitive, au terme des échanges marchands ou communicationnels, renvoie chacun à ses seuls intérêts individuels, il peut susciter des « dynamiques collectives de reconnaissance » où les individus et les groupes pourraient s'impliquer existentiellement (cf § 42 et 51). Mais les diverses spiritualités ont aussi une place éminente à tenir pour montrer tout ce que l'authenticité d'une reconnaissance exige de dépassement de soi et de ses préjugés et jusqu'à quel degré de violence peut amener l'affrontement avec l'altérité (§ 41, 52 et 53) !

⁶ Honneth achève son maître –ouvrage (« La lutte pour la reconnaissance » p 214) par un renvoi aux dynamiques sociales en cours : « Décider si ces valeurs positives (= le cadre de référence qui constitue l' horizon de valeurs éthiques ouvert à la diversité des fins individuelles et la force agrégative par laquelle se forge une identité collective) pointent plutôt en direction d'un républicanisme politique, d'un ascétisme à fondement écologique ou d'un existentialisme collectif, décider si elles supposent des transformations d'ordre socio-économique ou si elles sont au contraire compatibles avec les conditions d'existence d'une société capitaliste, cela n'est plus du ressort de la théorie, mais des luttes sociales à venir. »